

LE PRÉCURSEUR

Juillet-Août
1964



La vocation, cela veut dire rester jeunes, avoir le regard limpide et le cœur grand; accepter pour programme de vie l'imitation du Christ, son héroïsme, sa sainteté, sa mission de bonté et de salut. Nulle perspective de vie n'offre un idéal plus vrai, plus généreux, plus humain, plus sain, que l'humble et fidèle vocation au sacerdoce du Christ.

S. S. Paul VI

PAGES-COUVERTURE :

HONG KONG: « Est-ce que j'ai bien compris? »

Chevaliers de l'autel.

LE PRÉCURSEUR

2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal (26) Canada

Revue bimestrielle publiée par les Sœurs
Missionnaires de l'Immaculée-Conception
avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal.

NIHIL OBSTAT: M. l'abbé A. Cossette, p.m.é., 8 mars 1964.

No 4
Juillet - Août 1964
Vol. XXIIIe

SOMMAIRE

L'humble et sublime école de Nazareth <i>S.S. Paul VI</i>	146
Mode de vie chinois <i>M. Kao Yung-an</i>	150
Le légendaire Abbé Forget <i>M. Jæ Cunningham</i>	161
Le Centre de Formation culturelle de Cuernavaca <i>Dom Placide Pernot, O.S.B.</i>	163
Possibilités et influence apostoliques des écoles catholiques au Japon <i>R.P. N. Luhmer, S.J.</i>	167
L'Abaque	178
Au temps des vacances <i>Sr de-la-Nativité-de-Jésus, m.i.c.</i>	181
Le marché de Pucallpa <i>Sr François-de-la-Providence, m.i.c.</i>	189
Une Eglise du laïcat	192

Abonnement: Par an \$ 1.50
4 ans \$ 5.00
A vie \$25.00

Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier d'envoyer l'ancienne et la nouvelle.



L'HUMBLE ET SUBLIME ÉCOLE DE NAZARETH

LEÇON DE SILENCE, DE VIE FAMILIALE, DE TRAVAIL.

(Extrait de l'homélie de S.S. Paul VI à Nazareth, lors de son voyage en Palestine).

La lettre

Nazareth est l'école où l'on commence à comprendre la vie de Jésus: l'école de l'Évangile. Ici on apprend à regarder, à écouter, à méditer et à pénétrer la signification, si profonde et si mysté-

rieuse, de cette très simple, très humble et très belle manifestation du Fils de Dieu. Peut-être apprend-on même insensiblement à imiter. Ici on apprend la méthode qui nous permettra de com-

prendre qui est le Christ. Ici, on découvre le besoin d'observer le cadre de son séjour parmi nous: les lieux, les temps, les coutumes, le langage, les pratiques religieuses, tout ce dont s'est servi Jésus pour se révéler au monde. Ici, tout parle, tout a un sens. Tout revêt une double signification: une signification extérieure d'abord, celle que les sens et les facultés de perception immédiate peuvent tirer de la scène évangélique, celles des gens qui regardent l'extérieur, qui se contentent d'étudier et de critiquer le vêtement philologique et historique des Livres saints, ce que le langage biblique appelle « la lettre ». Cette étude est importante et nécessaire, mais qui s'y arrête demeure dans l'obscurité; elle peut même susciter l'illusion orgueilleuse du savoir chez ceux qui observent les aspects extérieurs de l'Évangile sans avoir le regard limpide, le cœur humble, l'intention droite et l'âme en prière.

...et l'esprit

L'Évangile ne livre sa signification intérieure, c'est-à-dire la révélation de la vérité, de la réalité qu'il manifeste, et à la fois soustrait aux regards, qu'à celui qui se met en accord avec la lumière, accord venant de la rectitude de l'esprit, c'est-à-dire de la pensée et du cœur — condition subjective et humaine que chacun devrait se procurer à lui-même — mais accord venant en même temps de l'impondérable, libre et gratuite illumination de la grâce. Celle-ci, en raison du mystère de miséricorde qui régit le destin de l'humanité, ne fait jamais défaut, du moins en certaines heures et sous certaines formes, elle ne fait jamais défaut aux hommes de bonne volonté. C'est là « l'esprit ».

Ici, à cette école, on comprend la nécessité d'avoir une discipline spirituelle, si l'on veut suivre l'enseignement de l'Évangile et devenir disciple du

*La place
du marché
à Nazareth.*





Le Pape se recueille au Mont de la Transfiguration.

Christ. Oh, comme Nous voudrions redevenir enfant et Nous remettre à cette humble et sublime école de Nazareth, comme Nous voudrions près de Marie recommencer à acquérir la vraie science de la vie et la sagesse supérieure des vérités divines.

Mais Nous ne faisons que passer. Il Nous faut laisser ce désir de poursuivre ici cette éducation jamais achevée, à l'intelligence de l'Évangile. Nous ne partons pas cependant sans avoir recueilli à la hâte, et comme à la dérobée, quelques brèves leçons de Nazareth.

Le grand Modèle de tous les travailleurs

Une leçon de silence d'abord. Que renaisse en nous l'estime du silence, cette admirable et indispensable condition de l'esprit, en nous qui sommes

assaillis par tant de clameurs, de fracas et de cris dans notre vie moderne bruyante et hypersensibilisée. O silence de Nazareth, enseigne-nous le recueillement, l'intériorité, la disposition à écouter les bonnes inspirations et les paroles des vrais maîtres; enseigne-nous le besoin et la valeur des préparations, de l'étude, de la méditation, de la vie personnelle et intérieure, de la prière que Dieu seul voit dans le secret.

Une leçon de vie familiale. Que Nazareth nous enseigne ce qu'est la famille, sa communion d'amour, son austère et simple beauté, son caractère sacré et inviolable; apprenons de Nazareth comment la formation qu'on y reçoit est douce et irremplaçable; apprenons quel est son rôle primordial sur le plan social.

Une leçon de travail. Nazareth, ô maison du « Fils du charpentier », c'est ici que Nous voudrions comprendre et célébrer la loi sévère et rédemptrice du labeur humain; ici, rétablir la conscience de la noblesse du travail; ici, rappeler que le travail ne peut pas être une fin à lui-même, mais que sa liberté et sa noblesse lui viennent, en plus de sa valeur économique, des valeurs qui le finalisent; comme Nous voudrions enfin saluer ici tous les travailleurs du monde entier et leur montrer leur grand Modèle, leur Frère divin, le Prophète de toutes leurs justes causes, le Christ Notre-Seigneur.

Voici que Notre pensée s'est éloignée de Nazareth et qu'elle se porte sur ces monts de Galilée qui ont fourni cadre et décor naturels à la voix du Maître Notre-Seigneur. Le temps manque, manquent aussi les forces suffisantes pour proclamer, en ce moment, le message divin destiné à tout l'univers.

Mais Nous ne pouvons Nous empêcher de regarder près d'ici la montagne des Béatitudes qui constituent la synthèse et le sommet de la prédication évangélique, ni non plus de tendre l'oreille aux échos que ce discours, dans l'atmosphère mystérieuse de ces lieux, semble faire parvenir jusqu'à Nous.

C'est la voix du Christ qui promulgue le Nouveau Testament, la loi nouvelle qui intègre et dépasse l'ancienne, et porte au sommet de la perfection la conduite de l'homme. Le grand motif de l'activité humaine, c'est l'obligation qui fait appel à sa liberté; dans l'Ancien Testament, c'était la crainte, dans la pratique de tous les temps et dans la nôtre, c'est l'instinct, c'est l'intérêt. Pour le Christ, que le Père a donné au monde par amour, c'est l'Amour. Lui-même nous apprend à obéir par amour: ce fut sa libération.

Car, comme nous l'enseigne saint Augustin: « Dieu donna des commandements moins parfaits au peuple qu'il fallait tenir encore sous la crainte, et des commandements plus parfaits par son Fils au peuple qu'il avait décidé de libérer désormais par l'Amour. » Dans son Evangile, le Christ a apporté au monde le but suprême et la force suprême de l'action et, par là même, de la liberté et du progrès: l'Amour. Aucun but ne peut le dépasser, aucun lui être supérieur, aucun le remplacer.

Son Evangile constitue le code de la vie. C'est dans la parole du Christ que la personne humaine atteint son niveau le plus élevé, et la société humaine y trouve sa plus authentique et sa plus forte cohésion.

Nous croyons, Seigneur, à ta parole. Nous chercherons à la suivre et à la vivre.

Une nouvelle sagesse et un nouveau courage

Maintenant, nous en écoutons l'écho qui vient se répercuter dans nos esprits d'hommes du XXe siècle. Voici les enseignements que cette parole semble nous donner:

Bienheureux serons-nous, si pauvres en esprit, nous savons nous libérer de la trompeuse confiance dans les richesses matérielles et placer nos désirs d'abord dans les biens spirituels et religieux, et si nous avons du respect et de l'amour pour les pauvres, comme pour des frères et des images vivantes du Christ.

Bienheureux serons-nous, si, formés à la douceur des forts, nous savons renoncer à la funeste puissance de la haine et de la vengeance et avons la sagesse de préférer à la crainte qu'inspirent les armes la générosité du pardon, l'alliance dans la liberté et le travail, la conquête par la bonté et la paix.

Bienheureux serons-nous, si nous ne faisons pas de l'égoïsme le principe directeur de la vie, et du plaisir son but, mais si, au contraire, nous savons découvrir dans la tempérance une source d'énergie; dans la douleur, un instrument de rédemption; dans le sacrifice, le sommet de la grandeur.

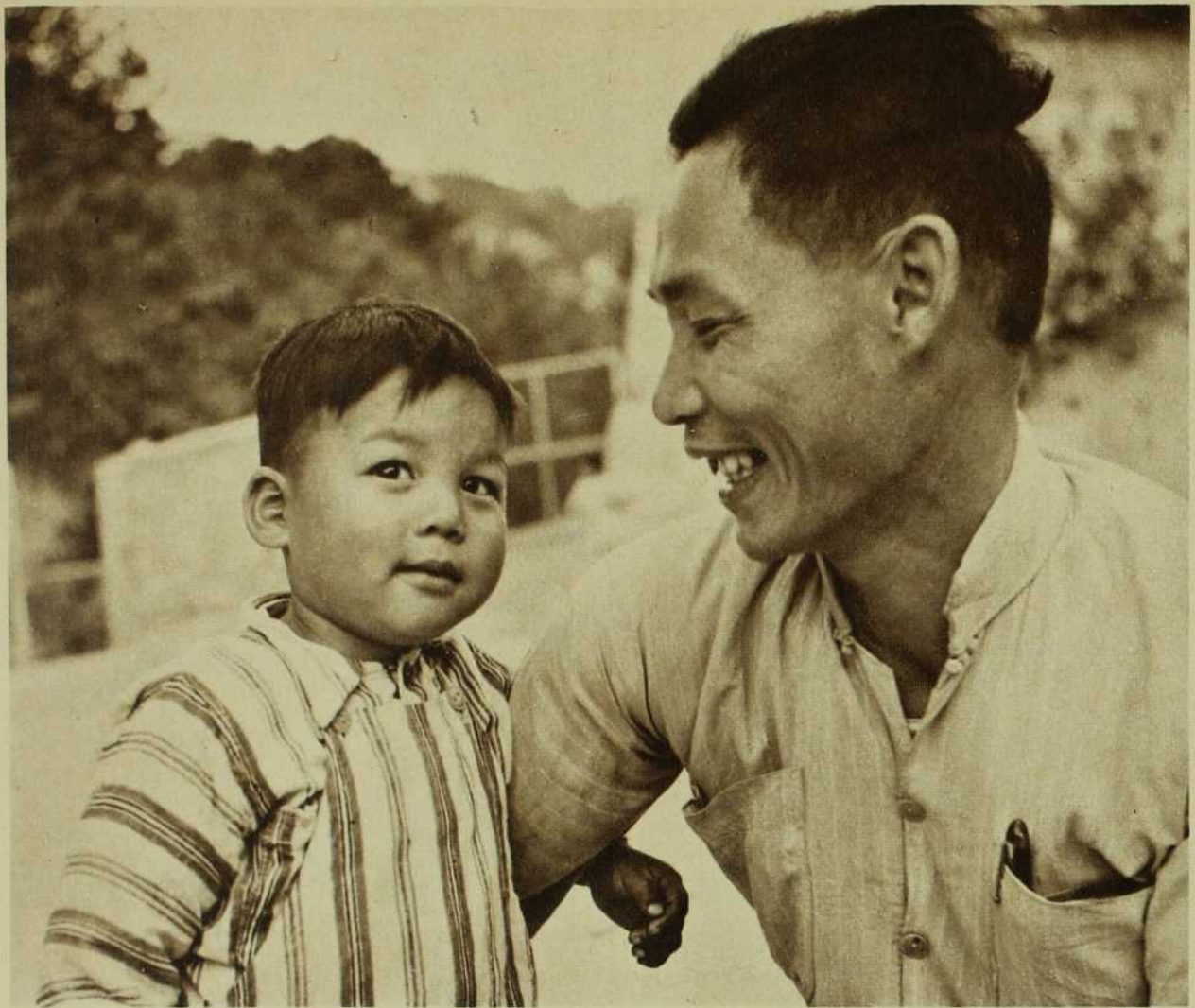
Bienheureux serons-nous, si nous aimons mieux être opprimés qu'oppressés, et si nous avons toujours faim d'une justice en progrès.

Bienheureux serons-nous, si pour le règne de Dieu nous savons, dans le temps et au-delà, pardonner et lutter, agir et servir, souffrir et aimer.

Nous ne serons pas déçus pour l'éternité.

Tels sont les accents que sa voix nous semble prendre de nos jours: alors, elle était plus forte, plus douce et plus redoutable: elle était divine.

Mais nous, en cherchant à recueillir quelques échos de la parole du Maître, il nous semble devenir ses disciples et posséder, non sans raison, une nouvelle sagesse et un nouveau courage.



LA FAMILLE EST TOUJOURS AU COEUR DU

MODE DE VIE CHINOIS

par KAO YUNG-AN

Quel est donc ce mode de vie chinois? Au cours des derniers millénaires, on a posé cette question sous une forme ou sous une autre. Aucune réponse n'a jamais

donné — et ne donnera peut-être jamais — une réponse satisfaisante. La culture est une chose éminemment complexe; et en particulier la culture chinoise à cause de l'é-

tendue du pays, de sa très large population et de l'ancienneté de sa civilisation.

Il y a plus d'un quart de siècle, Lin Yutang écrivait dans la pré-

face de *Mon Pays et mon Peuple* : «... La Chine a un profond instinct de la vie, une étrange et extraordinaire vitalité. Elle a mené la vie de l'instinct, s'ajustant d'elle-même aux conditions environnantes politiques et sociales où aurait sombré une race moins robuste. Elle a reçu sa part des richesses de la nature; elle s'est attachée à ses fleurs, à ses oiseaux, à ses collines, à ses vallées pour y puiser inspiration et force morale. Cela seul lui a gardé un cœur intact et a sauvé la race de la dégénération civile et sociale... Mais elle a vécu aussi des temps durs, des calamités naturelles et de mauvaises administrations humaines. Sans pitié et les nerfs tendus, elle a tout balayé et s'est en quelque sorte redressée elle-même. »

Le génie du mode de vie chinois ne réside pas dans les instruments de gouvernement, mais bien dans le groupement familial et dans la tâche quotidienne pour se forger une existence acceptable au milieu de conditions souvent difficiles.

En apparence, il semblerait que la Chine des siècles passés se soit inclinée devant l'Occident. A Taipei ou dans les villes du Sud-Est Asiatique, le Chinois aux affaires florissantes revêt l'habit sombre et se promène en auto. Il est sophistiqué et s'adapte aisément à New York et à Paris. Les moins riches subissent le conditionnement des films et de la littérature populaire. Ils ne sont pas insensibles au rock and roll ni même au twist. Toutefois quand le film s'achève ou que le roman occidental est clos, les toutes puissantes influences chinoises prédominent comme auparavant.

La famille n'appartient pas qu'à la Chine. Elle existe partout. Mais si on considère la vie chinoise, la famille est presque continuellement au point de départ; et non pas parce qu'elle recèle une force plus grande qu'ailleurs, mais à cause de son secret de tout englober. La vie chinoise a été centrée sur la famille et le demeure encore de nos jours. Hors du groupement, le monde se fait froid et hos-



*La vie chinoise
a été centrée
sur la famille.*





*Les jeunes s'amuse-
nt au jour de la fête lunaire.*

*Nouvelle mariée
dans sa chaise à porteurs.
Le mariage arrangé
n'est pas entièrement disparu
du mode de vie chinois.*



tile: on ne saurait s'y fier. Des amitiés peuvent se nouer ainsi que l'enseigne Confucius, et ces liens sont aussi forts que les liens de la famille. Au fait, ces amitiés entrent dans le système familial.

Tendance démocratique

Vu le rôle prépondérant de la famille, on a parfois observé que les Chinois n'ont pas le sens social. Cela n'est plus vrai aujourd'hui, si jamais ce le fut. La Chine a toujours eu divers types d'organisations pour diverses fins. Quoi qu'il en soit, l'appartenance à une organisation ou à une entreprise se range à la périphérie de la grande affaire de *vivre* laquelle se situe dans le groupe familial où chacun trouve place et sécurité.

Des observateurs étrangers regardent la famille chinoise comme patriarcale. Elle l'est certainement moins que la vieille famille allemande ou même la famille japo-

naise qui a emprunté beaucoup à l'exemple chinois. Taxer la famille chinoise actuelle de démocratique ne constitue pas une exagération. Jeunes et vieux ont leur mot à dire: les décisions sont prises par consensus plutôt que dictées. La femme joue un rôle plus important qu'on ne le suppose. Même au temps des pieds liés, l'épouse chinoise gouvernait sa maison. Dans la famille moderne chinoise, la femme est une partenaire active plus que dans n'importe quel autre système familial asiatique. Souvent elle détient le ministère des finances. En matière d'éducation, les décisions lui reviennent.

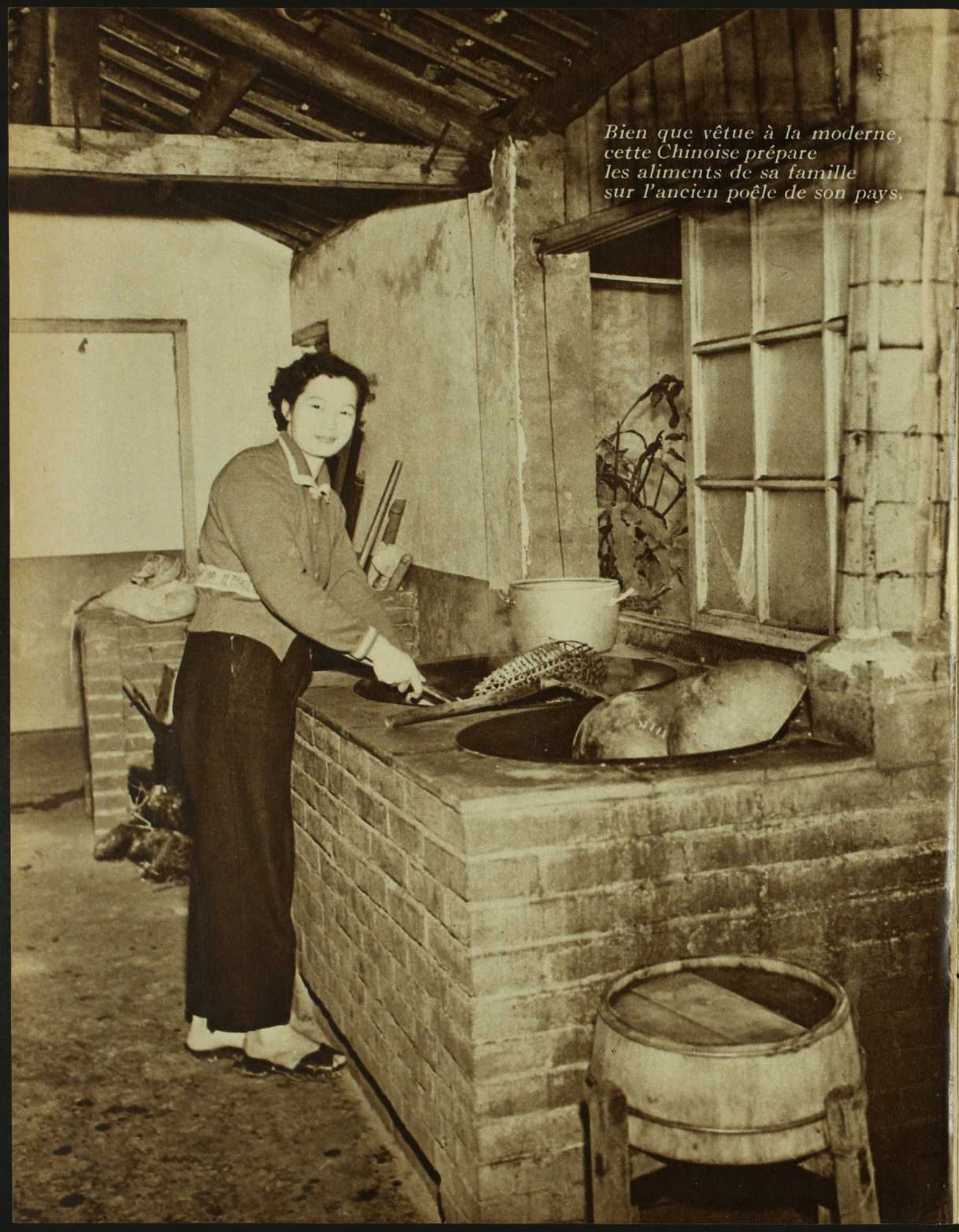
Autrefois le mariage était presque toujours une affaire arrangée. L'amour passion faisait partie de la civilisation chinoise aussi bien que de l'européenne, mais il avait cours hors du mariage. On se mariait pour avoir des fils et des filles — de préférence des fils — et perpétuer la famille. Si les époux

s'aimaient, tant mieux! mais ce n'était pas nécessaire.

Le mariage arrangé a-t-il disparu du mode de vie chinois? Non. Des études sociologiques montrent que beaucoup de mariages sont encore arrangés mais d'une manière quelque peu différente. Les intéressés ont d'ordinaire la chance de dire s'ils se conviennent; ils peuvent même se rencontrer avant le mariage. Mais s'ils ont besoin d'aide, l'approbation des parents est prérequis pour l'échange des promesses.

A Taïwan, l'opposition parentale au mariage d'amour continue d'être la principale cause des doubles suicides. La violence aussi n'est pas une exception dans les cas où l'on a compté sans l'amour. Le changement provient de ce que les jeunes gens ont maintenant beaucoup plus d'occasions de se connaître et de devenir amis. Des couples se promènent bras dessus,

*Bien que vêtue à la moderne,
cette Chinoise prépare
les aliments de sa famille
sur l'ancien poêle de son pays.*





*Les règles du respect
envers les anciens
sont rarement violées.*

bras dessous, ou la main dans la main, ce qui, dans l'ancien temps, ne se voyait que dans les romans écrits.

Depuis Confucius, la piété filiale a été la pierre d'angle de la famille. Elle l'est encore mais non sans quelques récriminations. Les conditions économiques ont souvent imposé la coexistence de deux, trois ou quatre générations dans la même maison. Jadis c'était normal, compris dans le système familial. Les jeunes couples modernes n'aiment guère cela. Si les générations finissent par se ressembler, entre temps les jeunes regardent les vieux comme des réactionnaires, et les vieux regardent les jeunes comme des radicaux. Ce mélange entraîne parfois de funestes conséquences en dépit de l'insistance qu'on apporte à prôner le respect des anciens.

Le culte des ancêtres

Néanmoins, rares les jeunes qui défient les anciens à la manière occidentale: ce ne serait pas toléré; ce n'est pas selon l'ordre établi. En privé, il y a des murmures contre le vieil homme intraitable et la vieille femme mauvaise. En public ou dans le cercle familial, les règles du respect ne sont pas souvent violées. Les petits enfants sont gâtés. Quand ils commencent à fréquenter l'école la discipline s'appesantit sur eux, et c'est nécessaire. Les Chinois doivent réussir leurs examens pour aller au-delà des six années du cours primaire. Les examens, c'est là le phénomène de la vie familiale actuelle. Pour accomplir leur année, les élèves dévorent leurs livres. Un échec signifie le déshonneur de la famille, et

la rivalité est forte. A peu près la moitié échoue.

La rupture d'avec le passé s'affirme davantage dans le culte des ancêtres que dans le manque de respect envers les père et mère. On vénère encore les ancêtres: dans les familles conservatrices, on fait le salut devant leurs tablettes. Mais de tels rites, pour la plupart, sont réservés à des circonstances spéciales. Les Chinois modernes en pensent juste un peu plus de leurs ancêtres que les Occidentaux lorsqu'ils visitent le lot de leur famille au cimetière. Les portraits impressionnent moins que jadis.

Au cœur du confucianisme règne aussi le traditionnel commandement de respecter les autres dans la hiérarchie de la famille, de la société ou de l'état. Cette



règle est moins observée que celle de la simple piété filiale, en particulier chez les jeunes frères et sœurs sourds aux directives du Sage. Peut-être en a-t-il toujours été ainsi. Toutefois le respect envers les autorités se maintient: les Chinois ne sont pas nommément une nation révolutionnaire, et leurs saluts de politesse n'ont rien d'obsequieux. Très peu de Chinois retiennent leur langue devant leurs supérieurs.

A cause de l'importance de la famille et de ses dimensions, l'affaire de vivre se déroule dans son cercle. Les amusements ont un caractère familial: réunions du clan pour festoyer et causer, célébrer les festivals, visionner un film. Bientôt les effets de la télévision sur la famille seront à étudier. La TV s'installe à Taïwan et elle existe déjà dans les villes par-delà la mer.

Quelle incidence a pu avoir sur

le théâtre, la littérature et même la science ce mode de vie centré sur la famille depuis des siècles?

Parce que beaucoup possèdent peu, remarquent les sociologues, les Chinois ont appris à tirer le maximum de leurs biens et de la vie. Mais le fait de posséder peu et de partager empêche peut-être les Chinois d'apporter toutes les contributions culturelles dont ils seraient évidemment capables. Les peintres imitent les tableaux du passé ou s'essaient au genre européen. Des unités ont osé combiner ces deux formes d'art ou se lancer dans une voie inédite. Les peintres amateurs étaient jadis plus nombreux quoiqu'il en existe encore. De jeunes artistes remplissent le Nouveau Parc de Taipei. Ils tentent de maîtriser, dans le tracé d'un arbre ou d'un buisson, l'art difficile d'être à la fois réaliste et imaginaire.

Histoires familiales

Le théâtre est populaire chez les plus vieilles générations; fort probablement parce que le théâtre chinois se ramène à peu près à l'opéra de Pékin, si l'on exclut les acrobates et les conteurs d'histoires.

L'opéra chinois est stylisé: chaque mouvement a sa signification et s'exécute toujours de la même manière. « Plus c'est toujours pareil, mieux c'est », a-t-on dit. Les vieux contes démodés de seigneurs et de grandes dames, de guerriers et de clowns sont familiers aux anciens et leur plaisent énormément. Ils n'intéressent pas les jeunes générations qui s'ennuient à l'opéra chinois autant que les jeunes Japonais qui tournent le dos au *kabuki* et au *nô*. A Taiwan assez récemment, on a voulu susciter un renouveau. Les plus jeunes ont montré de l'intérêt. Il semblerait possible de moderniser la forme de l'opéra chinois, la seule à réunir acteurs, chanteurs,



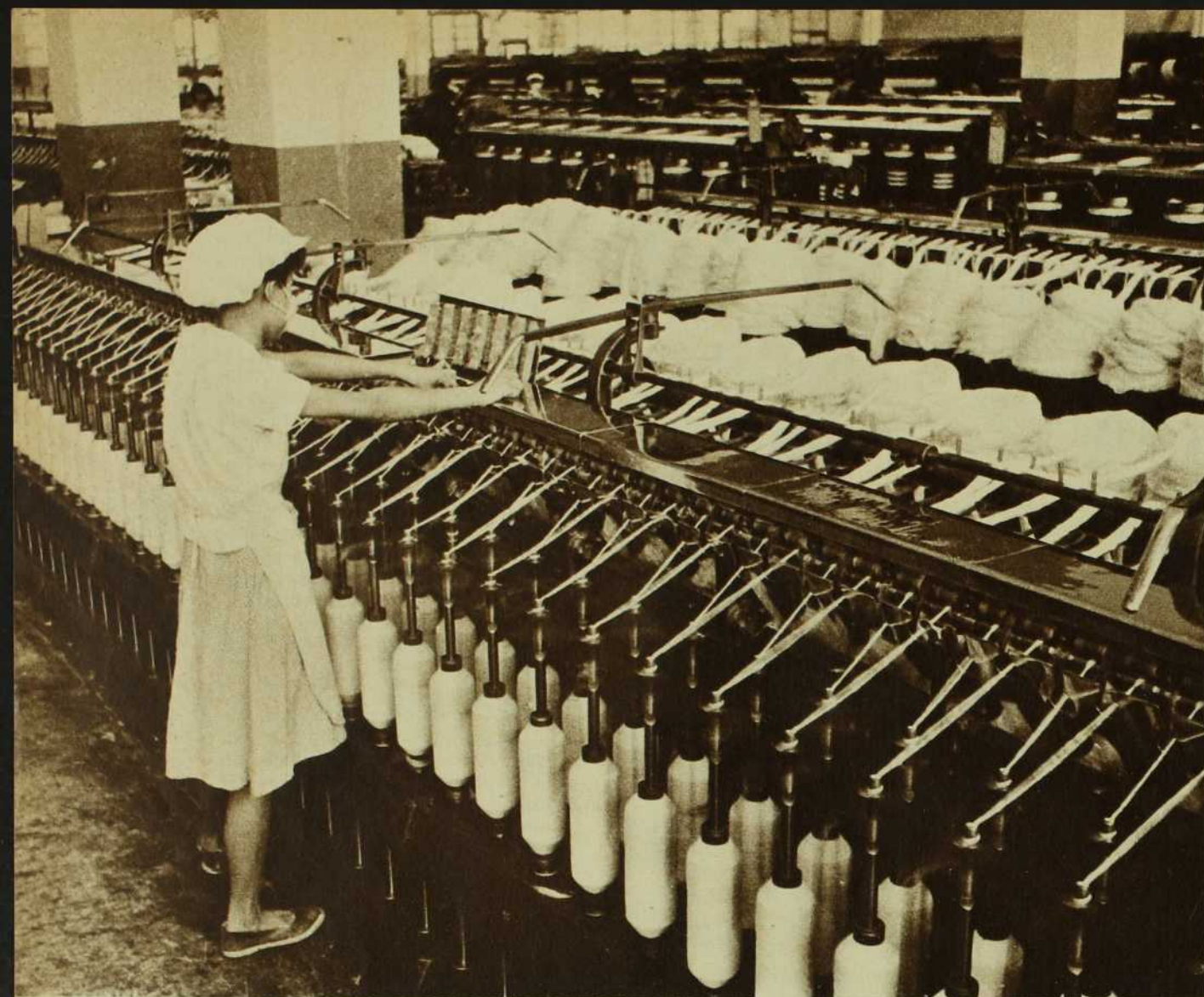
danseurs et acrobates. Il faudrait introduire des thèmes d'actualité et modifier la technique traditionnelle du chant, de sorte qu'il plaise à tous les auditeurs. Ces tendances se dessinent dans certaines compagnies d'opéra de Taïwan.

La littérature a évolué aussi, surtout depuis quarante ans. La Chine fut parmi les premiers pays à cultiver le roman tout comme elle fut à l'origine de bien des choses. Il se peut qu'en littérature, la famille ait été une pierre d'achoppement. Une fois l'histoire d'une famille racontée, il ne reste plus rien à dire. Les gens se fatiguent des exploits des anciens. En tout cas, ce thème était mieux présenté et plus coloré à l'opéra.

De récents développements ont marqué la poésie, le conte et l'essai. Philosophes, les Chinois ne se contentent pas de lire des essais; ils aiment en écrire. Leurs essais, plus souples que ceux de l'Ouest, ont un charme provenant et de l'expression littéraire et de son contenu en rapport le plus souvent avec la vie quotidienne.

*L'opéra chinois
est stylisé:
chaque
mouvement
a sa
signification...
« Plus c'est
toujours
pareil,
mieux c'est ! »*





Atelier de tissage à Taipei.

Respect des savants

La science continue d'être la profession la plus respectée des Chinois, même à une époque où l'armée a la vedette et possède des officiers distingués par leur culture. C'est peut-être là une conséquence du confucianisme et du folklore. Le respect pour la science n'implique pas nécessairement des salaires fabuleux. Le chef d'entreprise et le riche commerçant se promènent en Cadillac; le savant, lui, doit enseigner à deux ou trois universités pour joindre les deux bouts.

Plusieurs déplorent que la Chine ait perdu ses meilleurs savants, les laissant partir pour d'autres pays, notamment les Etats-Unis. La perte est relative: ces hommes de science ont fait à l'étranger un bon travail qui a valu l'estime à la science chinoise, surtout en biologie et en physiologie. Naguère on prétendait que la culture chinoise pouvait atteindre à un haut degré dans les arts et les lettres seulement, les Chinois n'ayant aucune tradition d'expérience scientifique. C'est faux. Les scientifiques chinois se font remarquer aux Etats-Unis et dans les communautés chinoises.

En sa patrie, la science chinoise semble souffrir d'un malaise général: multiplication de minuties étouffantes, tendance à la bureaucratie, pauvreté d'imagination, manque d'audace de la pensée et répétition d'idées usées. Le levain apporté par Hu shih et quelques savants est tombé.

Philosophie de la vie

On ne mesure pas l'intelligence d'un peuple. Il est ridicule de comparer la finesse des Chinois à celle des Japonais, ou la profondeur d'esprit de ceux-ci et de ceux-là à

la capacité des cerveaux américains. Cependant les Chinois passent pour un peuple brillant. Leur intelligence rivalise avec les meilleures ainsi que le prouvent les succès des étudiants chinois dans les universités du monde entier. Lentement mais sûrement, cette intelligence développe une forme de pensée chinoise capable de contribuer à une renaissance de la philosophie aussi bien que de fournir un apport original aux disciplines modernes.

La Chine a peut-être produit plus de philosophes que tout autre pays, l'Allemagne comprise. Non pas tous des personnalités dynamiques. Mais de leur réflexion ont jailli plus d'idées neuves sur l'existence que de la pensée des philosophes non chinois. Les Européens se sont attachés à la métaphysique; les Chinois ont cherché comment traverser la vie avec un minimum de souffrance et au moins un peu de plaisir.

Cela nous amène à examiner le rôle de la religion dans le mode de

vie chinois. Au premier abord l'influence de la religion paraît négligeable à côté de l'influence du christianisme en Occident. Il faut tenir compte de certains facteurs: en Europe et dans les Amériques le cas de la religion est classé; tous sont chrétiens, et l'influence de l'Eglise est grande; mais certains ne vivent pas leur religion et d'autres la pratiquent par routine. En Chine, la morale du confucianisme constitue actuellement une religion — non au sens métaphysique — et elle connaît un rayonnement plus étendu que les enseignements du Christ.

Les Chinois sont des bouddhistes, et le bouddhisme est une religion assez confortable, sans obligations onéreuses. Quant aux rites, si profondément enracinés dans le confucianisme, les Chinois les observent et sont sur ce point aussi religieux que les autres peuples. Mais les rites se pratiquent au foyer. Même chrétiens, les Chinois n'affichent pas autant leur religion que les Occidentaux.

Dons et manière de donner

Bien des peuples poursuivent ce but sur terre: le bien-être et un certain bonheur. Peut-être la vie future sera-t-elle meilleure? peut-être pas? Parmi ceux qui croient à l'immortalité, il se trouve des gens cyniques. Une part du génie de la famille chinoise réside en cette aptitude à payer de retour, tout de suite, et l'individu et la collectivité.

La famille n'est pas toujours heureuse, encore qu'elle offre toujours une place connue, ce qui compense les lacunes de son système. On y trouve un bonheur simple, de l'encouragement, des plaisanteries, des rires et tous ces petits riens qui font la vie bonne.

Hu Shih parlait en ces termes: « La caractéristique principale de la civilisation orientale est de connaître le contentement, tandis que celle de la civilisation occidentale est de ne le point connaître. Les Orientaux sont satisfaits de leur existence simple et ne cherchent pas à augmenter leur jouissance matérielle. Ils sont satisfaits d'ignorer, de ne pas savoir ni comprendre. C'est pourquoi ils n'ont accordé aucune attention à la découverte de la vérité, à l'invention des techniques et des machines. Ils sont contents de leur lot et de leur entourage; ils ne tiennent pas à conquérir la nature: ils désirent



La science continue d'être la profession la plus respectée des Chinois.

simplement vivre *at home* dans la nature et en paix avec toutes choses. Ils ne veulent pas changer leur système: ils préfèrent se mêler de leurs propres affaires; ils ne veulent pas se révolter, mais plutôt demeurer des sujets dociles. Une civilisation qui restreint et conditionne les gens par un entourage matériel auquel ils ne peuvent échapper et qui les empêche de se servir de leur intelligence pour changer et améliorer cet entourage, est une civilisation matérialiste pour gens paresseux et passifs. Une telle civilisation ne peut qu'entraver et non répondre aux besoins spirituels de l'humanité. »

Hu Shih devait plutôt faire allusion au système familial qu'à la culture orientale en général. Certes, entre les deux il y a des points de ressemblance. Dans son zèle pour stimuler à l'action, Hu Shih est injuste. Les civilisations existent pour le service de l'homme. Quel est l'arbitre final des valeurs: la satisfaction d'un Hu Shih avec son esprit sempiternellement chercheur, ou la satisfaction humble d'un cercle de famille avec ses riens? Laquelle des deux assure continuité à la race et à la nation?

Hu Shih se trompait en affirmant que la civilisation occidentale rejette le contentement. Peut-être a-t-elle réussi à cause de son âpreté, mais son but demeurerait le bonheur. On dit que les gens de l'Ouest, assis devant leur téléviseur, atteignent au nirvana, et que le monde appartiendra bientôt aux mal nantis incapables de se payer une TV.

Que le mode de vie chinois monte ou décline, qu'il survive ou périsse, son âme, le système familial, ne peut que connaître le même sort. Ce mode a ses failles. Aujourd'hui, il est en effervescence. S'appuyant sur l'inépuisable force de la famille, il a surmonté les vicissitudes des siècles.

Présentement, en Chine continentale, plus de cent millions de familles luttent contre leur ennemi

le plus implacable jamais surgi. Pour arriver à leurs fins, les communistes croyaient nécessaire de détruire la famille. Ils ne s'y trompaient pas. Cependant ils ont subi un échec: les communes ont été rejetées grâce à la force de la famille.

Si les communistes ne peuvent extirper le système familial du mode de vie chinois, c'est qu'il est indestructible. Quand la Chine retrouvera sa liberté, sa première tâche sera d'apprendre à utiliser la puissance de la famille pour le progrès plutôt que pour le maintien du statu quo.

Lin Yutang écrivait que les Chinois étaient passés maîtres dans l'art de vivre et que la Chine traversait l'automne de sa vie nationale. S'il en était ainsi, la famille

n'aurait qu'à s'asseoir au coin du feu, offrant son confort et son sens de la propriété. Mais les vents changeants qui balaient le pays ont sans doute en réserve un printemps neuf... qui fleurira quand les effluves mauvais du communisme seront dissipés.

Chose certaine, la culture chinoise durera et avec elle le système familial. Quel que soit l'avenir de la philosophie chinoise et son interprétation du mode de vie, le peuple de Chine verra la vie se continuer. Si la famille a son mot à dire, ce sera en faveur d'un mode d'existence raisonnable et sain, capable de satisfaire le peuple, sans égard aux applaudissements ou aux murmures des philosophes et des sociologues.

Extraits de *Still China's Way of Life*,
Free China Review, oct. 1962.





« C'EST LA MESSE QUI IMPORTE »

LE LÉGENDAIRE ABBÉ FORGET

Mgr Louis Forget a laissé à Vancouver le souvenir d'un saint d'une charité proverbiale. Tout comme ses anciens paroissiens, au nombre desquels elles se trouvaient, les Missionnaires de l'Immaculée-Conception de l'Hôpital du Mont-Saint-Joseph déplorent la perte d'un ami de toujours et d'un bienfaiteur insigne. « Le Précurseur » se fait un devoir de reproduire l'hommage que lui rendait le « B.C. Catholic, » par la plume d'un journaliste bien connu, M. Joe Cunningham.

« Surtout n'allez pas écrire sur son compte un article stéréotypé. Il était très humain. »

Celle qui me parlait ainsi avait été l'une des premières élèves de l'école paroissiale Saint-Patrice, de Vancouver, bâtie par le regretté Mgr Louis Forget. A aucun prix elle ne voulait d'hommage fleuri et insignifiant: ce prêtre inoubliable vivrait toujours dans la mémoire de ses paroissiens.

Ce n'est donc pas une histoire conventionnelle que je vous livre, mais bien plutôt des traits de sa sainteté, de son sens de l'humour, de sa clarté de vue tant au spirituel qu'au temporel.

C'était un de ces hommes qui font les légendes, et les légendes sont vraies.

Il fut à l'origine de nombreuses conversions. Personnellement il a amené à l'Eglise quelque 2,000 non-catholiques.

Et de sa paroisse sont sorties plus de vocations religieuses que de toute autre paroisse de l'archidiocèse de Vancouver.

Et pourtant l'abbé Forget ne contraignait personne. Un paroissien observait: « Il a guidé plusieurs d'entre nous dans le choix d'une profession, d'un métier. Il avait le don de vous deviner jusqu'au fond de l'âme. »

On lui doit encore la prière pour les Vocations qui se récite quotidiennement dans les églises.

Sa maxime favorite était: « C'est la messe qui importe. »

Saint-Patrice n'a jamais été ce qu'on appelle une paroisse riche. Au cours des tristes années « 30 », quantité de gens y manquaient de tout.

Une femme évoquait en ces termes la bonté de l'abbé Forget: « Chacun recevait de lui un secours charitable. Personne n'était renvoyé déçu. »

Et il n'attendait pas qu'on vienne le solliciter au presbytère. Chaque matin avant la classe, tandis que les jeunes faisaient la prière à genoux, l'abbé promenait un regard discret sur les semelles alignées...

*L'Hôpital
du Mont-
Saint-Joseph
où le bon
Mgr Forget
a terminé
ses jours.*

On peut dire qu'il joua le rôle d'agent extraordinaire pour l'embauchage du personnel de l'ancienne Compagnie B. C. Electric, y trouvant de l'ouvrage pour les sans-travail qui avaient demandé son aide.

L'anticléricalisme des débuts du siècle en France fut cause de son ordination au Canada en 1908. Un jour il avoua qu'il avait été exilé en raison de l'enseignement du catéchisme.

Quand éclata la première Guerre Mondiale, un télégramme du gouvernement français l'avisait que, comme capitaine de cavalerie, il devait retourner en France pour mobilisation immédiate.

Il télégraphia cette réponse: « Si j'étais dangereux comme séminariste, combien plus je dois l'être en temps de guerre. »

En 1917, il devint curé de la paroisse Saint-Patrice de Vancouver. Quatre ans plus tard, il entreprit une tournée de conférences à travers l'Amérique, afin de ramasser les fonds nécessaires à la construction de l'école paroissiale.

Les Sœurs de Saint Joseph commencèrent les classes en septembre 1922.

Dans la suite, s'éleva l'école secondaire payée en partie, dit-on, avec l'argent de son patrimoine.

Le tabernacle de l'église Saint-Patrice a aussi son histoire. Il fut donné en cadeau par les parents de Texas Guinan, hôte d'un club de nuit, qui mourut à Vancouver. Une infirmière avait remarqué que le moribond à demi conscient semblait esquisser du bout des doigts le geste d'égrener le chapelet. Elle appela l'abbé Forget qui administra les derniers sacrements.

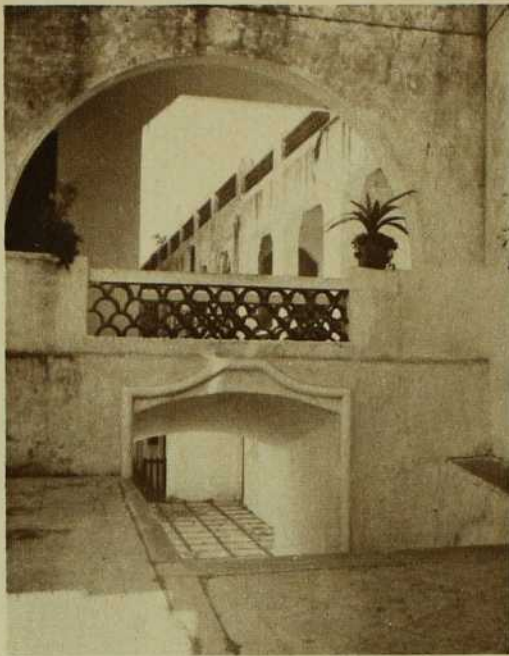
En témoignage de gratitude, la famille offrit un tabernacle.

Mgr Forget aimait à répéter que ses cheveux avaient blanchi au service de Dieu.

Toute sa vie il lutta contre une mauvaise santé. Depuis dix ans environ, il demeurait à l'Hôpital du Mont-Saint-Joseph qui lui doit d'exister; car c'est lui qui dans sa prévoyance avait acquis le terrain.

Mgr Forget s'éteignit au Mont-Saint-Joseph, le 22 décembre 1963.

B. C. Catholic, 30 janvier 1964.



A Cuernavaca, les futurs missionnaires de l'Amérique Latine apprennent à considérer le devoir de l'adaptation plus comme témoignage d'amour gratuit que comme instrument destiné à accroître leur influence professionnelle.

Le CENTRE de FORMATION de CUERNAVACA

par DOM PLACIDE PERNOT, O.S.B.



Des SÉMINAIRES sont organisés où les étudiants de même discipline échangent leurs vues sur différents problèmes.

Le site

Cuernavaca, ville de 40,000 habitants, bâtie sur des vallonnements boisés, refuge des milliardaires et des cercles aristocratiques qui cherchent une retraite. Les palais, les riches haciendas sont noyés dans des océans de verdure et de fleurs tropicales contenus dans des enceintes de murs blancs.

Le fondateur

Originaire d'Europe Centrale, Mgr Illich, Américain d'adoption, vice-recteur à l'Université de Porto Rico, avait pris courageusement position contre l'ingérence ecclésiastique dans les affaires politiques du pays. A la suite de cet incident, il dut réintégrer New York. Mais cette soudaine disponibilité lui permit de réaliser un projet que son séjour à Porto Rico n'avait fait que renforcer: créer un Centre de formation pour préparer laïcs et clercs destinés à travailler en Amérique Latine. En juin 1961, s'ouvrit le premier stage du Centre de Cuernavaca, sous le patronage de l'Université Fordham, de New York.



Cuernavaca est aussi un centre de rencontres internationales. Ici, les supérieurs de diverses Congrégations réunis pour étudier les possibilités d'apostolat en Amérique Latine.

L'état-major

C'est autour de Mgr Illich, une équipe internationale d'une dizaine de prêtres, religieux et laïcs qui assurent la marche de la maison dans tous les domaines, depuis le technicien de la phonétique espagnole, jusqu'au directeur spirituel.

Les stagiaires

Sont aujourd'hui 35 hommes et femmes venus principalement des Etats-Unis et du Canada, infirmières, professeurs, techniciens agricoles, syndicalistes, missionnaires...

La réponse du Centre de Formation interculturelle

Ou C.I.F. Il est bon de préciser au départ le caractère réaliste de l'œuvre entreprise: il s'agit de répondre au défi du présent et de l'avenir et non de ressusciter le passé. Le C.I.F. n'est pas une école d'archéologues: son but n'est pas d'étudier les civi-

lisations pré-colombiennes ou l'action des « Conquistadores », sinon dans la mesure où elles interviennent dans l'évolution actuelle de l'Amérique Latine.

L'accent est donc mis sur la formation interculturelle, c'est-à-dire sur l'éducation des capacités d'adaptation culturelle des candidats. Le C.I.F. ne prétend pas préparer des techniciens de l'aide aux pays sous-développés, mais *éveiller chez des techniciens déjà formés, les qualités humaines et chrétiennes qui faciliteront leur insertion dans une culture étrangère*, et leur communication avec les tenants de cette culture. Jusqu'ici, selon ses capacités d'adaptation, chacun se formait sur le terrain, se laissait imbibé par la culture locale au gré d'une osmose quasi accidentelle. C'est à cette carence institutionnelle que voudrait remédier le C.I.F. en créant un entraînement spécifique, planifié, intensif, en vue de la communication interculturelle.

Le C.I.F. se place dans une perspective missionnaire chrétienne, mais non cléricale. Le message à communiquer en fin de compte, et le seul qui soit

vraiment digne d'être communiqué, universellement, c'est l'Évangile. Communiquer l'Évangile, c'est non seulement répandre un enseignement comme le fait le prêtre missionnaire, mais aussi actualiser toutes les potentialités de la Rédemption du Verbe dans tous les éléments des diverses cultures: travail des laïcs. Au plan où se place le C.I.F., il n'y a donc pas de différence entre le prêtre, le religieux ou le laïc: les uns comme les autres doivent s'efforcer d'acquérir les qualités de détachement, de disponibilité, de discernement, chacun dans son domaine propre.

Quels sont les moyens mis en œuvre? La principale activité du C.I.F. est d'organiser des stages de formation intensive, de quatre mois.

Les stages

Le gros du temps de ces stages est consacré à l'étude de l'espagnol (ou du portugais, à Petropolis, où il existe un centre similaire pour le Brésil). La langue est le premier moyen de communication avec un peuple étranger. C'est pourquoi, à Cuernavaca, cinq heures par jour sont consacrées à des exercices de langue et de phonétique par petits groupes. Ce temps n'inclut pas le travail personnel de l'étudiant en son privé. On compte qu'au bout de quatre mois d'un effort suivi, une personne de capacité moyenne doit pouvoir acquérir de cette façon la possibilité de communiquer pour toutes les choses de la vie courante. Ces cours pratiques sont complétés par des cours de linguistique générale pour aider l'étudiant à comprendre qu'une langue étrangère



est une création originale, l'expression d'une structure mentale différente; l'acquisition d'un nouveau langage, si elle est intelligemment menée, doit donc normalement introduire à un nouveau mode de pensée: premier pas dans la connaissance d'une culture étrangère, par le dedans.

En plus de l'acquisition pratique du langage parlé, l'étudiant du C.I.F. doit suivre deux séries de cours pour pénétrer la réalité culturelle au sein de laquelle le langage prend tout son sens: on lui enseigne d'abord les *principes des sciences sociales*: sociologie, anthropologie culturelle, science économique, afin qu'il puisse porter des jugements de valeur sur les institutions et les structures économiques et sociales qu'il rencontrera et peser leur importance et leur utilisation possible pour le développement harmonieux de la société. C'est là toute l'épine dorsale de l'enseignement donné pendant les quatre mois. Cet enseignement théorique est doublé de *Conférences sur l'Amérique Latine*, sa géographie humaine, son histoire, sa littérature, son folklore, son organisation politique et économique. En plus de cette formation générale théorique et appliquée, des *séminaires* sont organisés où les étudiants de même discipline étudient ensemble les problèmes spirituels, intellectuels ou pratiques d'une importance spécifique pour leur profession. Ainsi, des *séminaires* étudient l'organisation communautaire dans les zones urbaines à croissance rapide, la transformation du concept de paroisse, la méthodologie catéchétique, les méthodes pour l'étude et l'usage du folklore dans l'enseignement, etc.

Et sur un plan encore plus concret, l'implantation du Centre au cœur du Mexique permet la mise en pratique immédiate des enseignements reçus soit dans la vie du Centre lui-même, nourriture mexicaine, simplicité des conditions de vie, participation de tous aux services communs, soit, surtout, à l'occasion des week-ends au cours desquels les étudiants sont envoyés dans des familles ou des groupes mexicains semblables à ceux où ils auront à exercer leurs activités plus tard.

Ce travail scientifique et intellectuel si absorbant et si indispensable qu'il soit, n'est considéré que comme secondaire à Cuernavaca par rapport à la *formation spirituelle* qui en fournit l'inspiration profonde. Plongé dans une vie intense de prière, de conférences spirituelles, l'étudiant est amené à une compréhension plus profonde du motif de son engagement: l'amour chrétien jaillissant de sa Foi

*Le Centre de Cuernavaca,
édifice de style espagnol.*



*La Pyramide du Soleil,
legs de la
civilisation toltèque.*

dans les conséquences ultimes de l'Incarnation. Il doit en arriver à considérer l'adaptation non pas tant comme un outil pour une efficacité professionnelle plus grande que comme un témoignage de son amour gratuit. Les études profanes auxquelles il se livre doivent l'aider à atteindre à la pauvreté spirituelle, à une plus grande liberté dans l'amour et à un sens plus profond et plus authentique de sa mission dans l'Eglise. L'accent est mis très fort sur le détachement, sur la pauvreté spirituelle considérée comme une imitation mystique du Christ dans son Incarnation.

Le recrutement

Le Centre est ouvert aux volontaires se destinant à travailler au développement en Amérique Latine. Mais les organisateurs se réservent le droit d'accepter ou de refuser tel ou tel candidat: ils regardent davantage à *l'esprit* qui l'anime et aux motifs de son engagement qu'à ses capacités techniques ou intellectuelles. Ce n'est pas dire que la bonne volonté ou une piété profonde suffisent à justifier un engagement pour l'Amérique Latine et l'admission au Centre: la qualification technique est également indispensable. Mais ce sur quoi insiste l'examen d'admission, c'est sur la maturité des candidats et leur stabilité. « Les volontaires laïcs, dit Mgr Illich, appartiennent au meilleur et au pire des types de gens pour ce genre de travail. Ou bien ils sont très mûrs et ils paieront le prix du sacrifice parce qu'ils aiment réellement le Seigneur, ou bien ce sont des inadaptés et des illuminés qui se prennent pour des prophètes. » Au cours du pre-

mier stage, un tiers des participants fut éliminé sans pitié, principalement pour une erreur d'orientation initiale: certains avaient été conseillés maladroitement de s'engager « pour étudier leur vocation religieuse », ou « pour surmonter une crise personnelle née d'une inadaptation au milieu ». Un engagement plus positif et plus apostolique est exigé. Pour se garder davantage de toutes ces erreurs, le C.I.F. s'est donné pour règle de ne pas accepter de franc-tireurs, mais *seulement des candidats patronnés et présentés par une organisation cléricale ou laïque*, dont ils sont sujets.

Quels sont les résultats obtenus? Il est encore trop tôt pour les apprécier, ce genre d'entreprise n'est pas de l'ordre de l'usine de fabrication dont le taux de production est immédiatement mesurable. Sur le plan de l'Eglise, le moins qu'on puisse dire, c'est que le C.I.F. répond à un besoin urgent de notre époque, et l'on ne peut que regretter qu'il n'existe pas de Centre semblable pour l'Asie et l'Afrique.

C'est en tout cas une réponse généreuse et intelligente à l'appel que lançait S. S. Jean XXIII en la fête de l'Annonciation 1960 en faveur du continent latino-américain: « L'heure présente exige de tous un programme d'action précise: demain vous pourriez peut-être arriver trop tard, avec l'irruption d'énergies destructrices qui, dans le monde entier, cherchent à entraver la marche de l'Eglise... Ayez confiance dans le Seigneur qui saura rétribuer au centuple tout effort accompli pour Lui et inspiré par une vision supérieure des exigences de la Sainte Eglise ».

(Images de Toumliline). Reproduit de *Interservice*, avril 1963.



*L'apostolat de défrichement
des écoles catholiques
et son importance*

Pour comprendre et apprécier la nature de la mission apostolique des écoles catholiques, ses méthodes, ses limites et ses résultats, il faut considérer ces deux éléments: la présente situation et l'apostolat de l'Eglise au Japon; la situation éducationnelle et la psychologie du peuple japonais. Ce dernier point, éducation et psychologie, ouvre de vastes possibilités en même temps qu'il pose certaines limites tout à fait différentes de ce qu'on peut voir ailleurs. Ce serait une erreur grossière d'estimer par le nombre de baptêmes l'influence apostolique d'une école catholique au Japon.

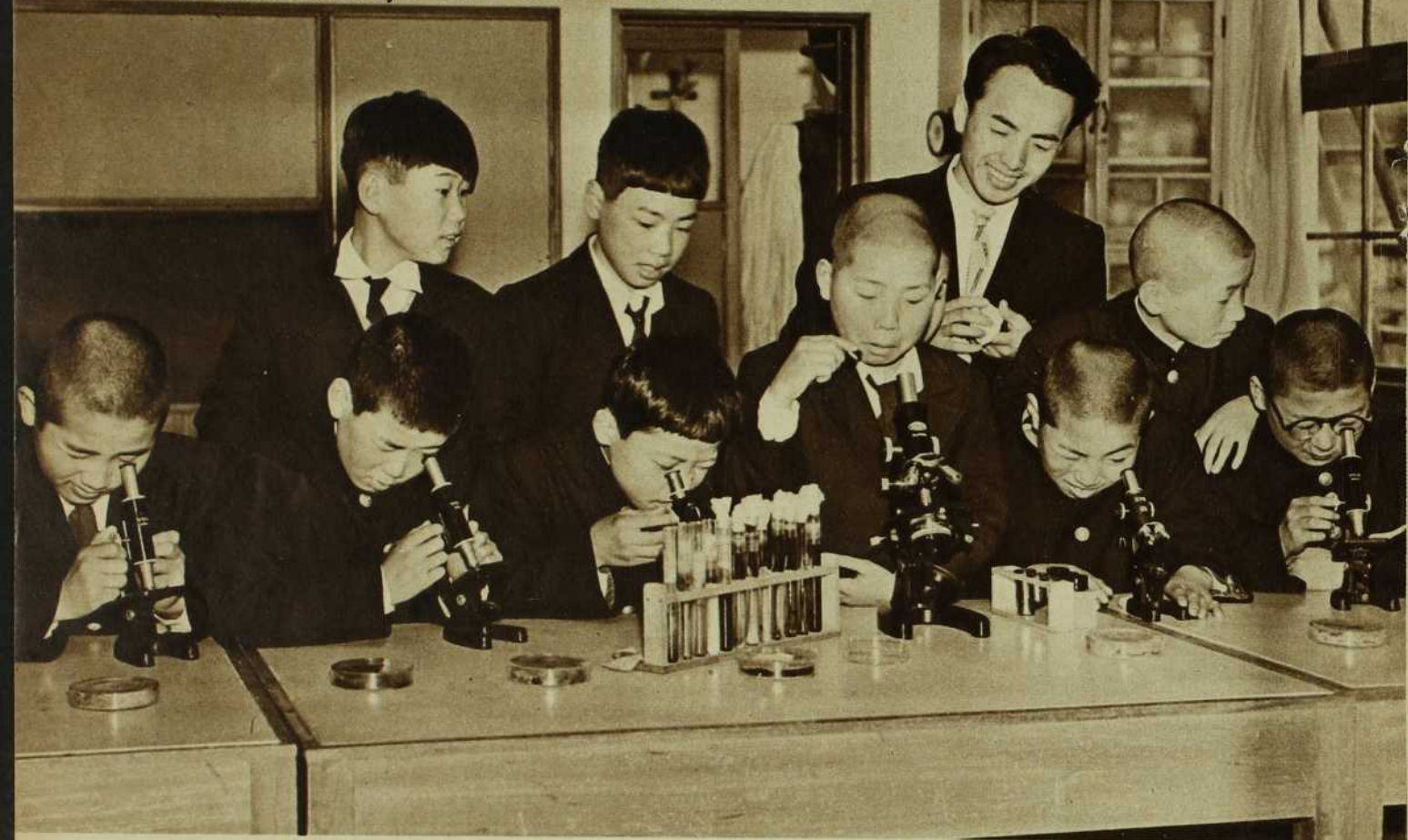
Pour qui considère le résultat actuel de l'apostolat au Japon, cela peut sembler un échec. Les conversions sont en effet peu nombreuses. Et pourtant les efforts très méritoires assurent les moissons futures. Les missionnaires jettent la semence que d'autres récolteront. Dans combien de temps? C'est le secret de Dieu.

Le présent article peut nous éclairer à ce sujet.

POSSIBILITÉS et INFLUENCE des ÉCOLES CATHOLIQUES au JAPON

par N. LUHMER, S.J.

*Elèves de l'Ecole Saint-François-Xavier,
de Wakamatsu, techniciens en herbe.*



Tout le monde s'accorde à reconnaître difficile l'apostolat en ce pays. Le progrès du christianisme y est lent, du moins en autant que le progrès s'exprime en chiffres. Les apôtres de l'Évangile n'ont pas encore brisé la croûte de surface et atteint la couche du sol fertile accueillant à la semence. Il reste à accomplir un immense travail pour rendre le peuple réceptif au Message du Christ. Quelques remarquables que soient les efforts directs en vue de gagner le plus d'âmes possibles, il est peut-être plus nécessaire, à l'heure actuelle, de faire passer le maximum

d'idées chrétiennes au maximum d'individus, surtout les idées fondamentales touchant l'homme, la famille, le comportement moral et social, etc. De cette manière, se dessinera peu à peu une attitude ferme et plus positive à l'égard des valeurs du christianisme: *les gens seront mieux en mesure de résister à l'influence pernicieuse du matérialisme et de l'indifférentisme, pires ennemis de la foi que les vieilles religions.* Tâche pressante, si nous voulons que le peuple japonais devienne un puissant rempart capable de contenir les assauts déchaînés du communisme mon-

dial. Question d'importance capitale pour l'Eglise tant du Japon que de toute l'Asie!

Pour communiquer ces idées au peuple, il ne suffit pas de proclamer une théorie abstraite; il faut les planter dans les cœurs et dans la vie pratique non seulement de beaucoup d'individus mais en particulier de personnes-clés et de futurs leaders dans toutes les sphères.

Et c'est ici que les écoles catholiques assument la plus haute mission. Si l'Eglise, après une suppression de plus de deux siècles et



*Ils sont fiers de faire leur entrée
à l'Ecole Saint-François-Xavier.*



de mi et une existence de ghetto au 19e siècle, a réussi graduellement à abattre les préjugés, c'est au bon travail des écoles catholiques qu'elle le doit. Ces préjugés s'étaient accumulés au cours des quelques centaines d'années de persécution et enracinés dans l'esprit des Japonais. Aujourd'hui l'Église et les valeurs qu'elle représente compte pour quelque chose: on la respecte de plus en plus comme puissance spirituelle et morale dans les cercles éminents et dans la société. Son influence s'étend au delà de la très faible minorité de catholiques à proportion des cent millions d'habitants de l'Archipel. Ce changement d'atmosphère s'opéra principalement par le prestige et l'œuvre éducative catholique.

C'est un fait établi, évident surtout dans le cas d'écoles assez anciennes, que par le moyen de l'éducation l'influence catholique a pénétré dans les familles et les cercles influents où l'Église aurait pu difficilement avoir accès. Cette influence a trouvé son achèvement dans les propres familles des jeunes

*Sous l'œil encourageant du
R. Frère Raymond, F.E.C.,
les jeunes de l'Orphelinat de Sendai
sont surtout intéressés
à l'enjeu de cette partie
de bingo japonais.*



*Le Collège Rakusei,
de Kyoto,
est dirigé par la
Congrégation des
Clercs de Saint-
Viateur canadiens.*



gens, garçons et filles gradués des écoles catholiques, et dans les familles où ils sont entrés par leur mariage. Il est consolant de voir que la plupart de ces diplômés sont recherchés pour leur formation caractéristique. Des écoles ont été récemment établies avec leur concours, et comme elles contribuent à augmenter le nombre des étudiants des écoles catholiques, l'influence apostolique devrait s'accroître.

Il va s'en dire que de nombreuses conversions se sont effectuées par les écoles, les étudiants ayant reçu le baptême pendant ou après leurs études. Si on examine les paroisses dotées d'écoles catholiques, on s'aperçoit encore que certains parents et même des familles entières ont découvert l'Eglise par leurs contacts avec les écoles.

Environ 70% des catéchumènes attribuent leur éveil à la foi à l'influence directe ou indirecte des écoles catholiques. Les jardins d'enfants jouent aussi un rôle

important. Ce n'est pas qu'il faille en attendre des baptêmes d'enfants! Cependant bon nombre de catholiques, venus plus tard à la religion, ont eu leur premier contact avec l'Église et sa doctrine par l'influence du kindergarten. Cette influence apostolique à long rayon des écoles catholiques, les évêques l'ont soulignée plusieurs fois: sans de bonnes écoles, le travail missionnaire serait impossible dans un pays aussi féru d'éducation que le Japon. Pour cette raison, prêtres et évêques souhaitent qu'il s'ouvre plus d'écoles.

Buts et méthodes de cet apostolat

Le *Directorium Commune* de l'Église japonaise mentionne cette double fin des écoles catholiques: propager la foi chez les anciens élèves non catholiques; assurer une éducation chrétienne aux enfants catholiques. Inutile d'ajouter que ces institutions font tout en leur pouvoir, afin de dispenser une solide éducation chrétienne.

Mais le nombre de leurs élèves catholiques est restreint vu le peu de catholiques au Japon (0.3% de la population totale).

La grosse majorité de la jeunesse étudiante étant non catholique, l'accent doit être mis sur le premier but énoncé, soit la propagation de la foi parmi les étudiants non catholiques.

Il ne faudrait pas interpréter ce point étroitement dans le sens d'un prosélytisme direct et coercitif. Les parents n'envoient pas leurs enfants aux écoles catholiques pour en faire des chrétiens. Ils ont d'autres motifs. Tout au plus désirent-ils quelque influence religieuse, mais c'est là une intention très secondaire. Néanmoins cette intention se perçoit mêlée de crainte et de gêne: certains parents redoutent une pression sur leurs enfants. D'où la nécessité de procéder avec une patience et une prudence éclairées. La pression apostolique déclenche chez les élèves et leurs parents de l'antipathie et



*Au laboratoire de l'École supérieure
Saint-François-Xavier.*

des dispositions fâcheuses qui entravent l'influence indirecte apostolique.

Si la nature de l'apostolat des écoles catholiques au Japon est mal comprise, il peut arriver que des missionnaires zélés, ainsi que des supérieurs et des personnes ouvertes aux questions missionnaires, soient tentés, en leur patrie, de trop insister sur les résultats apostoliques immédiats et de juger d'après le nombre de baptêmes. Même les missionnaires à l'œuvre dans ces écoles — en particulier les débutants — connaissent cette tentation. Naturellement tous veulent que s'augmente le nombre de baptêmes et s'en préoccupent; mais leurs efforts ne doivent jamais nuire à l'apostolat

indirect qui produira ses fruits à la deuxième ou troisième génération.

Méthodes et limites de cette influence

a) En regard des étudiants

Avant tout, c'est l'atmosphère et la sage direction dans la vie quotidienne de l'école qui importent le plus. Plus l'atmosphère de l'école est familiale et plus les élèves ont des contacts vivants avec les prêtres, les enseignants religieux ou laïques catholiques, plus l'influence sera profonde et étendue. La plupart des écoles catholiques sont renommées pour leur esprit de famille.

Une grande influence s'exerce par le cours spécial d'éthique ou de comportement moral, qu'il soit donné sous l'étiquette religion ou simplement éthique. Un tel cours aide à infuser de solides principes et à former le jugement moral. Souvent il provoque le désir d'étudier sérieusement la religion et prépare l'acheminement vers le baptême. Avant même que le cours de morale fût obligatoire à la *high school*, une série de manuels avaient été compilés par une des écoles catholiques; leur usage est maintenant très répandu. Ils renferment un cours de morale fondé non pas explicitement sur le dogme chrétien révélé, mais plutôt sur une conception chrétienne de la loi naturelle. Bien qu'il reste beaucoup à faire pour perfectionner ce

cours, la valeur d'une telle approche est indéniable: les résultats obtenus le prouvent, et bon nombre de paroisses se servent des mêmes livres comme introduction à l'étude de la doctrine.

L'instruction morale s'accompagne de l'application courante qu'entraîne la vie concrète de l'école. Les élèves reçoivent donc quelque chose d'authentiquement chrétien ou catholique, au moins une manière de concevoir la vie, des attitudes et des habitudes morales durables. C'est encore une excellente préparation au *leadership* aussi bien qu'une pierre d'attente pour la foi. Plusieurs étudiants s'aperçoivent, après leur sortie de l'école, qu'ils sont différents des autres et ils nous sont reconnaissants de leur formation.

L'influence ne se limite pas à la période des études, car l'attachement à l'école se prolonge dans la vie.

b) En regard des parents

La tâche éducative, surtout au niveau secondaire, permet à l'école d'étendre son influence dans la famille. Les parents des adolescents s'intéressent à l'enseignement et aux activités scolaires: ils sont plus ouverts aux questions de formation.

Les élèves eux-mêmes véhiculent cette influence. Leur progrès moral, les effets visibles de l'éducation chrétienne incitent souvent la famille à reconsidérer et à modifier la vie familiale d'après les suggestions ou les exigences de l'école.

L'influence s'exerce directement par les réunions de parents, les associations, les visites à domicile,

*Professeurs de l'Ecole
Primaire de Koriyama.*





les consultations. Les parents aiment à entendre des conférences sur les principes d'éducation et sur les problèmes de l'éducation familiale. D'où il suit — on l'a constaté — qu'ils améliorent l'éducation familiale selon les idées chrétiennes de l'école. On pourrait faire davantage si l'on disposait d'un personnel expérimenté plus nombreux. Une lacune se fait sentir chez les religieuses qui ne peuvent facilement visiter les foyers ou qui manquent de confiance en elles-mêmes pour donner des conférences de ce genre.

c) En regard des gens de l'extérieur

Le seul fait du bon renom d'une école catholique ajoute au prestige de l'Eglise. Bien plus, des édu-

cateurs de l'enseignement public ou privé, aussi bien que des membres d'organisations éducatives, s'informent des règlements, des buts et des coutumes des écoles catholiques. Celles-ci, en ces temps où la formation morale s'avère difficile, attirent l'attention: on envie leur pensée claire, leur discipline et leur formation. Elles sont souvent visitées par des éducateurs non catholiques qui invitent ensuite les prêtres engagés dans l'apostolat des écoles, à traiter devant divers groupements de l'éducation en général et de sujets en relation avec la morale. On a demandé la collaboration de prêtres dans la direction de séminars organisés pour les professeurs de l'enseignement public. Certains principaux d'écoles catholiques ont même été nommés membres du

Comité chargé des affaires des écoles privées. Plus les écoles catholiques auront un haut standard, plus leur influence grandira.

L'enseignement de la religion et les résultats

Le genre d'apostolat décrit ci-dessus est le fondement et la préparation nécessaires à l'instruction religieuse transmise *en direct* aux élèves non chrétiens.

La manière de procéder, dans cet enseignement, varie avec les écoles: quelques-unes font de la religion une matière obligatoire, d'autres une option, d'autres une activité libre complètement hors du programme.

La doctrine comme matière obligatoire

C'est l'application de ce raisonnement: puisque, depuis la guerre, les écoles privées ont toute liberté d'inscrire un cours de religion à l'horaire, les parents, qui choisissent pour leurs enfants une école où l'instruction religieuse est obligatoire, expriment ainsi leur adhésion à ce système.

Assez facilement appliqué au cours primaire et peut-être au cours secondaire junior, ce principe n'est pas aussi bien accepté au secondaire senior. C'est pourquoi, à ce stade des études, un grand nombre d'institutions n'admettent que les volontaires aux cours de doctrine.

La doctrine comme option

Certaines écoles préfèrent ranger l'instruction religieuse parmi les options. La moindre pression maladroite, allèguent-elles, peut créer un sentiment de méfiance et affaiblir l'influence de l'éducation comme telle. Supposé même que les parents, en envoyant leurs enfants à une école catholique, consentent à ce qu'ils s'instruisent de la religion, la psychologie des en-

fants se révèle souvent très différente. Surtout à la période critique de l'adolescence. D'autre part, c'est un tour de force de donner un enseignement religieux efficace à toute une classe quand un groupe d'élèves écoutent la leçon parce qu'ils y sont contraints. L'atmosphère de la classe devient aisément plutôt négative, de sorte qu'il est difficile de conduire au baptême des élèves de bonne volonté. Ce phénomène se perçoit surtout dans les classes de garçons et dans toutes les écoles de filles au niveau des classes avancées. Ajoutons à cela que l'appellation *école de mission* sonne mal aux oreilles des Japonais: elle éveille l'idée d'une école chrétienne où les

élèves sont forcés d'accepter des pratiques religieuses: culte, cours de Bible, catéchisme, etc. Pour cette raison, plusieurs éducateurs catholiques jugent que plus de liberté et de spontanéité assure une meilleure influence et des résultats directs.

L'expérience prouve le bien-fondé de leur assertion: plus de 50 à 80% d'élèves-volontaires suivent les classes de catéchisme. Le taux des baptêmes, chez eux, est généralement plus élevé que là où subsiste le régime matière obligatoire.

Résultats

Evidemment tous les étudiants

intéressés au cours de religion ne reçoivent pas le baptême. Outre les difficultés personnelles qu'ils ont à surmonter pour franchir le pas ultime, ils rencontrent l'opposition de leurs parents. D'entre ces derniers qui permettent volontiers l'instruction religieuse, il s'en trouve d'irréductibles quant au baptême. Spécialement lorsqu'il s'agit des filles: ils redoutent que les lois du mariage catholique et les attaches à l'Eglise mettent obstacle à une union projetée. Toutefois beaucoup de jeunes filles se font baptiser après leur mariage, avec le consentement de leur mari. Et quantité de jeunes gens, qui n'ont pas eu le courage de demander le baptême pendant leurs

Les élèves du Collège Notre-Dame-du-Levant, de Fukushima, accueillent la très révérende Mère Générale de la Congrégation de Notre-Dame, de Montréal.





*Ecole Primaire
St-François-
Xavier de
Koriyama,
sous la
direction des
Sœurs
Missionnaires
de
l'Immaculée-
Conception.*

études, entrent dans l'Eglise peu après.

Il serait injuste d'évaluer le rendement apostolique d'une école par le nombre de baptêmes! Les différences au plan local, les préjugés et d'autres raisons l'interdisent. Elles ne sont pas rares, les écoles catholiques qui ont eu très peu de baptêmes après de longues années de service. Cela signifie un travail héroïque de la part des prêtres et des religieux qui ont tenu à la tâche sans consolation ni résultat visible. Par ailleurs certaines écoles ont des classes de 30, 40 finissants, pratiquement tous baptisés durant leurs études.

Le résultat dépend encore d'un nombre suffisant de prêtres et de religieux spécialisés dans l'enseignement du catéchisme. Des erreurs dans l'approche psychologique, une catéchèse sans vie, sèche ou mécanique, rendent la religion peu attrayante aux jeunes. Cepen-

dans une attention nouvelle est donnée à la formation des éducateurs de la foi et à l'adaptation des manuels.

L'enseignement de la religion aux parents et aux familles

L'intérêt que les parents portent aux activités éducatives de l'école engendre l'intérêt à l'esprit qui anime ces activités: la philosophie et la religion chrétiennes. Par cette voie, des parents et des groupes de parents en sont venus à l'étude du catéchisme, et leur nombre s'accroît toujours. Si la famille entière embrasse le christianisme, les élèves baptisés ont beaucoup plus de chance de persévérer dans la foi. Les possibilités d'étendre l'influence apostolique aux familles devraient être largement utilisées à condition que l'école compte assez de prêtres expé-

mentés en ce genre d'apostolat. Sauf en des cas particuliers, il ne sert à rien d'envoyer aux prêtres des paroisses les parents qui montrent quelque intérêt au christianisme. Le travail doit se faire par le personnel de l'école ou par des prêtres rattachés à ces écoles. D'ordinaire les parents ne commencent pas à s'instruire parce qu'ils veulent devenir chrétiens, mais simplement pour savoir quelque chose de ce que leurs enfants apprennent et comprendre les principes d'éducation de l'école. Ils ont pour centre d'intérêt l'école et la vie de l'école, et c'est de là que doit partir une orientation prudente et patiente.

Persévérance après le baptême

On critique parfois le manque de persévérance des baptisés sortis des écoles. Ces néophytes, dit-on,

demeurent fidèles aussi longtemps qu'ils sont en serre chaude; leur cours fini, un trop grand nombre s'éloignent de l'Eglise.

Il est vrai qu'un certain pourcentage des néophytes s'éloignent pour un temps (souvent ils reviennent à l'occasion de leur mariage). Mais une étude attentive de la situation établit que ce pourcentage est à peine plus haut que dans les paroisses, surtout si l'on tient compte des circonstances et des difficultés que les jeunes affrontent à leur sortie de l'école. Plusieurs, sinon la plupart, appartiennent à des familles non catholiques; d'autres doivent quitter leur foyer et leur paroisse pour se trouver de l'ouvrage ou entrer à l'univer-

sité. Souvent ils ont à évoluer dans une atmosphère et sous des influences dangereuses non favorables à la pratique religieuse. Il est consolant tout de même de voir que la majorité reste très fidèle et se distingue par une participation active au mouvement des Etudiants catholiques, aux cercles d'étude chrétiens, aux groupements de travail social.

Toutefois il faut regarder comme une part importante de l'apostolat des écoles les contacts à garder avec les anciens élèves catholiques, au moyen de conférences, de réunions amicales, de retraites, etc. Devoir d'autant plus impérieux que, spécialement au Japon, les anciens d'une école la considèrent

comme leur foyer spirituel et estiment leurs professeurs comme des parents. Même dans les paroisses, les liens qui attachent les nouveaux chrétiens à l'Eglise consistent beaucoup plus dans les relations personnelles de ceux-ci avec le prêtre qui les a catéchisés que dans leur relation objective à l'Eglise. On constate que les néophytes éprouvent plus de difficulté à persévérer quand ils perdent le contact avec leur prêtre. Ce qui ne peut être complètement évité dans un pays où l'on fait tant de cas des relations personnelles. Cette situation n'est pas idéale, mais on n'y changera rien. Mieux vaut compter avec elle et en tirer le meilleur parti.

Extrait de *Catholic Education and Catholic Schools in Japan, 1963.*

*Une leçon de dessin par Sœur St-Vincent-Ferrier
(Isabelle Ethier, de Montréal).*





M. Mazuzaki vérifie ses comptes au moyen de l'abaque avec lequel il a battu un calculateur électronique.

L'Abaque

*UN NAIN QUI TIENT TÊTE
À UN GÉANT...*

En notre siècle de technique et de vitesse, où des appareils de plus en plus perfectionnés envahissent les bureaux, on trouve encore un petit instrument primitif qui lutte avec les calculateurs électroniques et refuse de céder sa place. C'est l'abaque, minuscule boulier compteur utilisé en Chine, dès avant l'ère chrétienne, et introduit au Japon au 16^e siècle, par un mathématicien célèbre, Kambei Shigeyoshi Mori.

Plusieurs concours internationaux, tenus en différentes villes d'Asie, ont mis en lice les deux adversaires, et jusqu'ici, le *nain* a battu le *géant*.

La première conférence de l'abaque se réunit à Taipei, le 10 mai 1961; elle comptait onze députés venus de la Chine, du Japon, de la Corée, de Macao et des Iles Ryukyu. En novembre 1962, la Chine, le Japon et la Corée établissaient l'Association Internationale de l'Abaque.

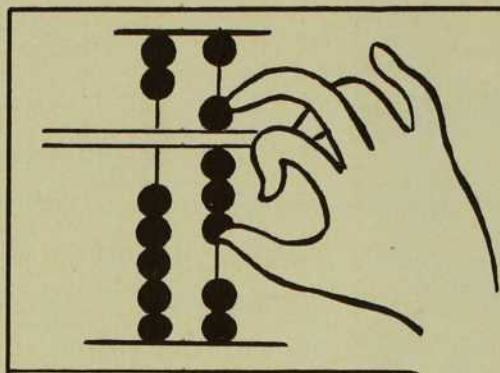
Le *suanpan* (abaque chinois) consiste en un petit cadre rectangulaire en bois dur, de préférence de l'ébène, divisé en sa partie supérieure par une tringle horizontale et muni de neuf à dix-sept tiges verticales dans lesquelles s'enfilent des boules: deux sur chacune des tiges de la partie supérieure, cinq sur chaque tige inférieure. Les deux boules supérieures ont chacune la valeur du chiffre 5, tandis que les cinq inférieures représentent chacune le chiffre 1.

L'abaque chinois pèse environ deux livres.

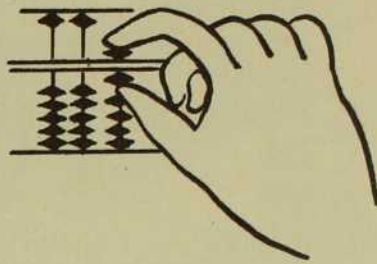
Plus petit et plus léger, l'abaque japonais (*soroban*) ne comprend qu'une seule boule par tige dans la partie supérieure, et quatre dans la partie inférieure. La première a la valeur de 5, celles d'en dessous, de 1. Le *soroban* comporte ordinairement 21 tiges verticales.

Afin de faciliter la solution des problèmes de multiplication, de division et d'extraction de racine carrée, le professeur Lee Kai-Chen, de Taipei, a réussi dernièrement à combiner le *suanpan* et le *soroban* en un seul cadre.

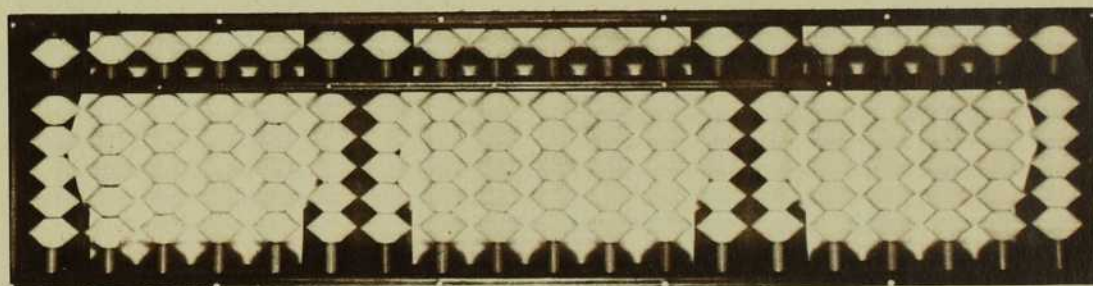
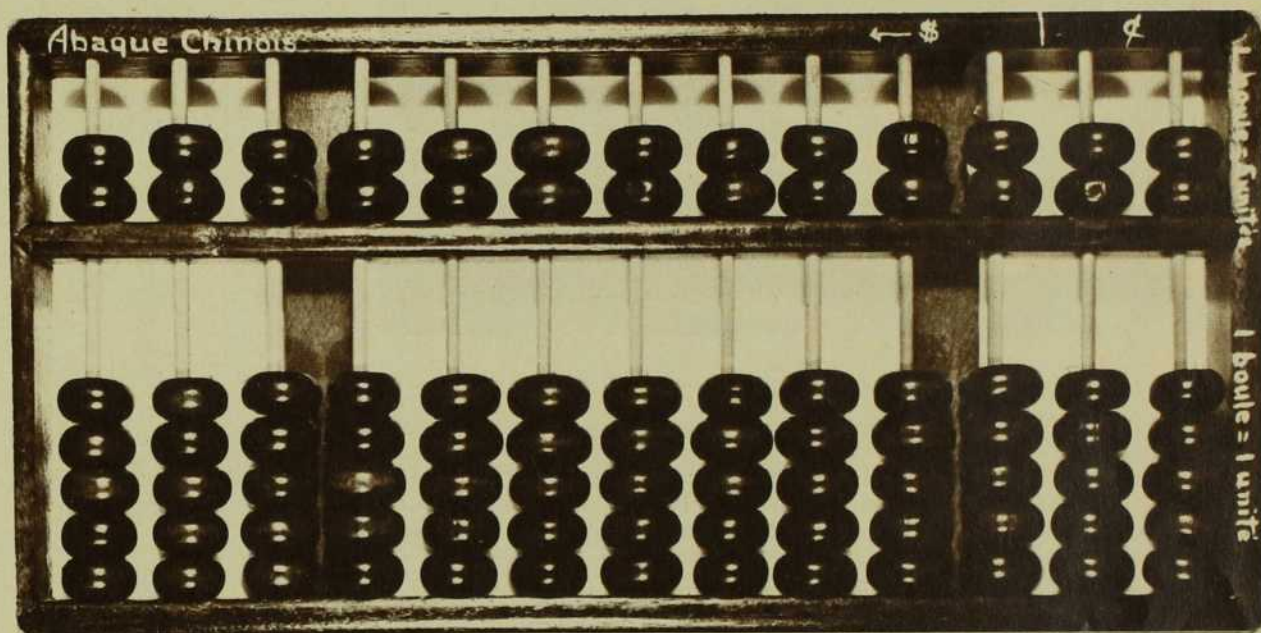
Les Chinois font glisser les boules avec le pouce, l'index et le majeur de la main droite. Les Japonais n'utilisent que le pouce et l'index.



Méthode chinoise.



Méthode japonaise.



Abaque japonais.



*En Chine et en Corée
l'enseignement du
calcul au moyen de
l'abaque est
de rigueur dans
toutes les écoles
primaires,
commerciales et
d'économie
domestique.*

L'habileté dans le maniement de l'abaque entre dans les qualifications exigées des diplômés de l'École secondaire pour l'obtention d'un emploi dans les établissements de commerce. Aussi, des experts donnent-ils des cours dans certaines écoles spécialisées. Et l'on a noté avec intérêt, lors de trois examens officiels, que les femmes, en général, obtiennent plus de succès que les hommes. Examens très difficiles: sur 1,000,000 de candidats, 400,000 seulement ont reçu un certificat.

En Chine et en Corée, l'enseignement du calcul au moyen de l'abaque est obligatoire dans toutes les écoles primaires, commerciales et d'économie domestique. A Taïwan, les 50,000 élèves qui fréquentent les écoles commerciales et d'économie prennent part à six cours par semaine sur l'usage pratique de l'abaque. Depuis 1961, la Chambre de commerce chinoise préside deux examens annuels

où les candidats et candidates subissent des tests en addition, soustraction, multiplication, division et équilibre budgétaire.

En quelques endroits de la Chine, l'abaque sert à établir des pronostics à la naissance d'un enfant. On présente au nouveau-né un boulier et un pinceau, et si ses petites mains saisissent la tablette à calcul, on augure pour lui une carrière au sein du commerce.

La popularité de l'abaque s'est étendue à l'étranger. Le professeur Lee Kai-Chen, de Taïpei, donne des cours par correspondance à des centaines d'Américains. Chaque année, le Japon exporte 100,000 *soroban* aux Etats-Unis.

Ainsi, le nain appelé abaque, de la valeur minime d'un dollar, tient tête aux calculateurs géants I.B.M. (International Business Machines) qui coûtent des milliers!

Adapté de *Free China Review*, juin 1963, et *Asia Magazine*, octobre 1961.

TAIPEI, FORMOSE

AU TEMPS DES VACANCES

Par SŒUR DE LA NATIVITÉ-DE-JÉSUS, M.I.C.

(Thérèse Giroux, de Québec)

Invitée à participer à une excursion organisée pour les jeunes filles de Suao qui aident nos compagnes de là-bas dans leurs œuvres, je quittai Taipei par le train de 2 h. 20 lequel arrive à Suao à 6 h. 10.

Voyage pittoresque, car après avoir traversé l'île vers la mer, nous longeons la côte pour une bonne moitié du trajet.

Les paysans travaillaient aux champs à couper le riz et à préparer la seconde semence. Les moissons de riz ressemblent aux moissons de blé doré de chez nous. Tout se fait à la main : les gerbes sont





Sœur de-la-Nativité-de-Jésus (Thérèse Giroux, de Québec), soigne un jeune patient au dispensaire de Taipei.





*Couvent
des Sœurs
Missionnaires
de
l'Immaculée-
Conception
de Suao.*

coupées avec une faucille et portées à une batteuse activée avec les pieds, et cela sous un soleil tropical. Une partie du champ vient-elle à peine d'être dépouillée de sa récolte, qu'aussitôt une équipe d'hommes et de femmes, dans l'eau boueuse jusqu'aux genoux, commencent à retourner la terre avec une petite bêche. Ensuite on égalise tant bien que mal la surface en se servant d'une sorte de plate-forme de bois d'environ une verge carrée et tirée par des buffles d'eau ou *carabao*.

Sur certaines terres plus vastes que les autres, on remarque, poussées par des hommes, de petites machines à labourer avec moteur. C'est moderne et nouveau à Formose. Ici et là, il y a des plates-bandes d'une vingtaine de pieds de longueur d'un beau vert tendre: c'est le riz déjà semé qui commence à lever et que l'on transplantera dans les grands champs, tige par tige, à la main, et toujours barbotant dans l'eau. A certains endroits, se voient des cultures d'arachides et de légumes ordinaires.

De Taipei à Suao, le train franchit dix-sept tunnels dont l'un d'une durée de quatre minutes.

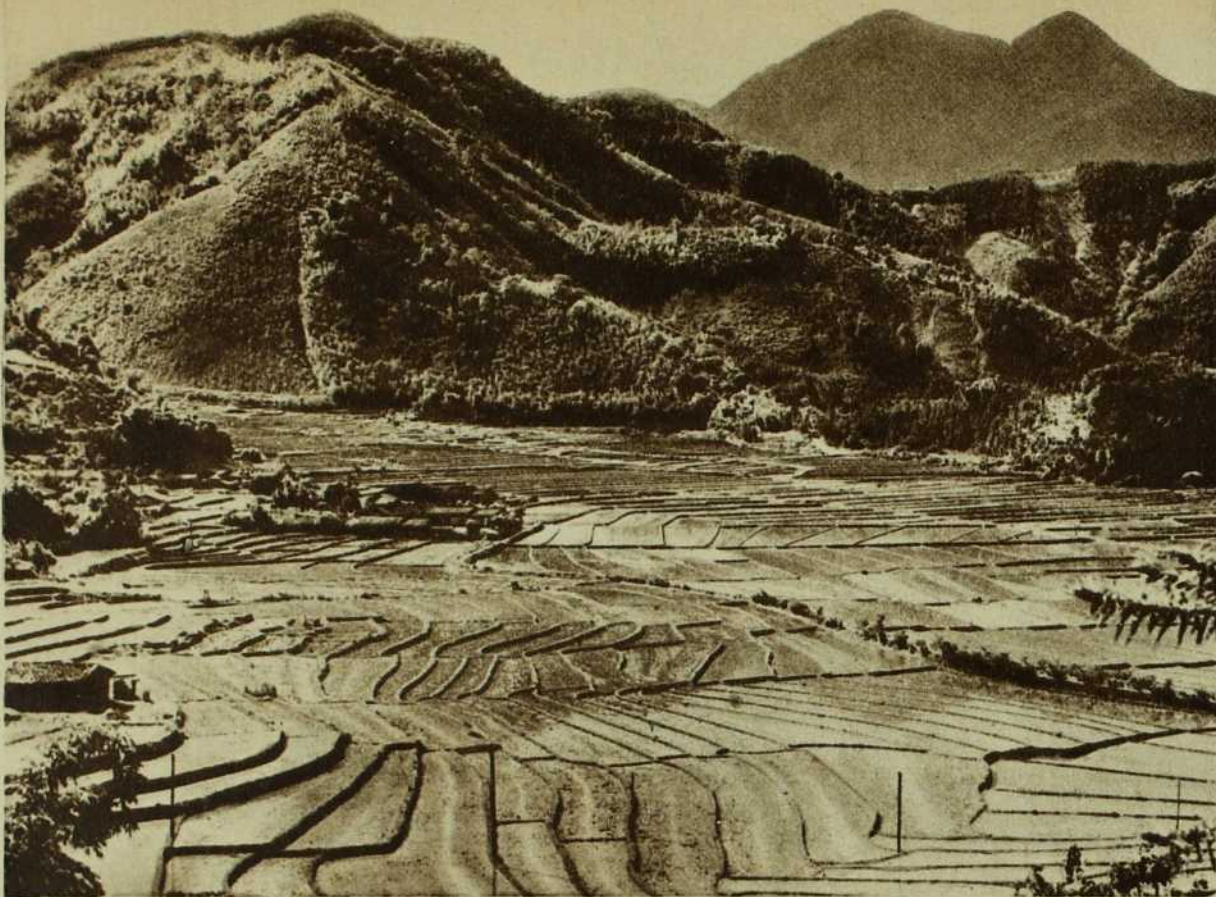
Notre maison de Suao est située sur une baie du Pacifique et adossée à une haute montagne. Site merveilleux qui perd peut-être de son charme à l'occasion des typhons.

Comme c'est le temps des vacances, le lendemain je vais avec une compagne faire ma méditation au bord de la mer. Le parapluie ouvert à cause du soleil plus que chaud, nous nous promenons d'abord sur la plage, dans le sable qui nous brûle les pieds à travers nos souliers ajourés. Des pêcheurs, de l'eau à la ceinture, poussent un filet devant eux. Nous cherchons un endroit propice où il y aurait un peu d'ombre. Nous pensions nous installer sur une roche et sous le parapluie quand, me retournant, j'aperçois un abri fait de quatre bambous soutenant une natte de paille. Par terre il y a aussi une natte. C'est idéal. Et les minutes s'écoulent vraiment trop vite à louer le Seigneur de sa création.

Le départ pour l'excursion Suao-Hwalien n'a lieu que le jour suivant. De très bonne heure, les jeunes viennent nous avertir que l'autobus attend.

Ce petit autobus de quatorze places démarre sans tarder, car il lui faut prendre son rang dans le convoi-aller, l'autoroute étant à sens unique. En moins de dix minutes nous sommes à la barrière. Quelqu'un signale au chauffeur un pneu défectueux. En bon Taiwanais calme et pas pressé, il descend, fait le tour de la voiture, examine, remonte et tourne sur la route, juste au bord du précipice.

La vérification des pneus, au terminus des au-



*Les Chinois ont toujours considéré Formose comme l'Ile des Terrasses.
L'agriculture en terrasses se pratique encore sur une large échelle.*

tobus, nous fait manquer le convoi. La barrière est fermée. Le chauffeur dit au gardien que l'on a téléphoné au poste de rencontre. Alors il ouvre le passage. Nous en serons quittes pour quelques rencontres difficiles.

Et l'ascension de commencer. Si l'on regarde à gauche, on découvre au bas de la falaise Nan Fang Ao, petit village desservi par les Pères jésuites de Suao. Nos Sœurs y sont responsables du jardin d'enfants. Tout le flanc de la montagne est cultivé: thé, arachides, petite culture générale. A droite, c'est encore la montagne mais si abrupte qu'on se demande comment on a pu avoir l'idée d'y semer quelque chose, et quel tour d'acrobatie exige ce jardinage!

Nous montons toujours et atteignons une telle altitude que nous sommes littéralement « dans les nuages ». On dirait qu'il pleut: la brume est si dense que la voiture devient ruisselante. Nous quittons la mer pour contourner la montagne vers sa partie intérieure. Quelques pauvres maisonnettes à toit de chaume nous laissent supposer la présence d'être humains dans ce coin isolé. Une

végétation tropicale couvre les montagnes environnantes: bambous, palmiers, cyprès, bananiers, camphriers. Il ne semble pas y avoir de bêtes sauvages.

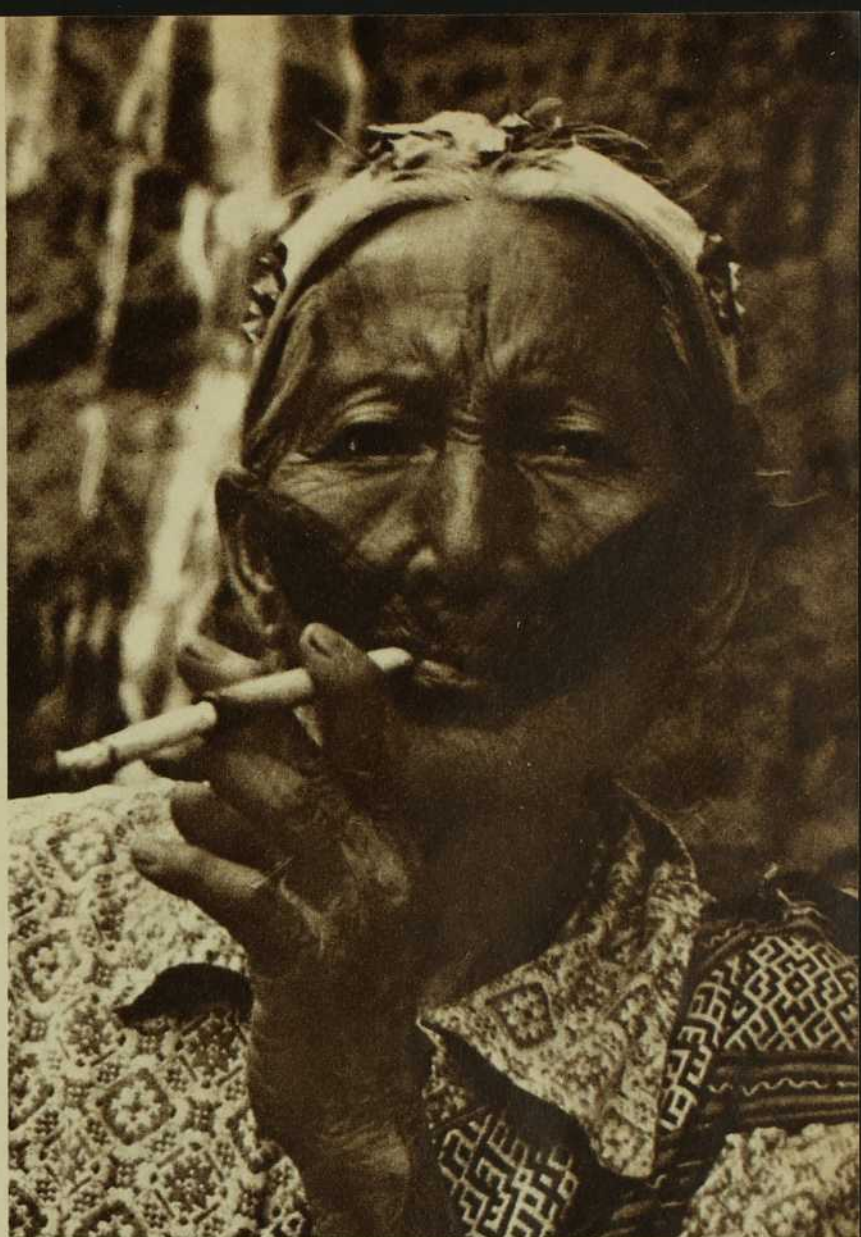
Redescendant de l'autre côté, nous retrouvons l'océan et ses frêles barques de pêche. Nous traversons Tong Ao, village de pêcheurs qui ne comptait aucun catholique il y a quatre ans. Aujourd'hui, un Père jésuite y est installé et il a déjà formé un noyau de chrétienté. Là aussi nos compagnes sont responsables du jardin d'enfants où enseigne une jeune catholique de Suao qui voyage toutes les fins de semaine.

Faisant suite à Tong Ao vient Nan Ao situé dans la plaine. Le Père Chang, S.J., est curé de ce poste plus considérable que ses voisins. On y voit des rizières et des champs d'arachides. Des femmes fument une longue pipe analogue au calumet des Indiens. Les hommes sont tellement cuits par le soleil qu'on les croirait de race noire. Quelques-uns sont à baigner leurs *carabao* dans les ruisseaux. A l'extrémité du village, un pont brisé nous oblige à rouler à travers les cailloux du lit de la



*Le R. P. Chang, S.J.,
curé de Nan Ao.*

*Cette aborigène
à la figure tatouée
d'une bande vert foncé,
signe du mariage.*



rivière où, par bonheur, l'eau est basse. On a déjà essayé d'y graveler un véritable chemin mais le courant emporte le gravier. Cet incident de pont se répétera une autre fois...

Et l'escalade de reprendre. Ici, le hameau de Pa Li Fen. Pas de clocher à l'horizon. Tout le long du chemin courent les fils téléphoniques. Comme il n'a presque pas plu de l'été, les cascades et les ruisseaux sont pratiquement à sec de même que les rivières.

Au milieu de la matinée, après avoir franchi un joli village de montagnards et avoir recueilli deux jeunes filles qui s'en vont étudier à Hwaien, nous nous engageons sur un chemin appelé « la Corniche » et taillé à même les montagnes au bord de l'océan. En effet, fixées à différentes hauteurs, nous aperce-

vons de réelles corniches sculptées dans le roc: l'on y passe sous des arches projetant de l'ombre ou marquant l'entrée de tunnels. Une plaque avertit le voyageur qu'il franchira quatre-vingt-dix-huit tunnels!

A un certain moment, nous avons à exécuter une rencontre. Sans s'énerver, le chauffeur range sa voiture à douze pouces du précipice. Il rit de cela et nous assure que nous sommes à trois cents pieds de l'océan...

Ho Ping. Ici arrêt d'un quart d'heure. La coquette petite église, capable de contenir cent personnes, est fermée hors les heures de culte parce que les montagnards allaient s'y coucher pendant le jour en quête de fraîcheur. De fait, à l'ombre sous le porche, une aborigène fait la sieste. Nous



Le scoutisme est obligatoire dans les écoles secondaires de Taiwan.

l'éveillons. Elle est tatouée d'une large bande vert foncé allant de la bouche aux oreilles. A notre vue, elle se cache le visage avec un linge qu'elle tenait à la main.

Un Père de Saint-Bernard dirige cette mission de Ho Ping ainsi que plusieurs dessertes. Il exerce un apostolat magnifique parmi les montagnards. et son église, paraît-il, se remplit le dimanche. Ses paroissiens, qui vivent de la culture de la pomme de terre sucrée et de l'arachide, sont ces fameux cou-

peurs de têtes qui ne souffraient jadis aucun étranger dans les parages. Ils les décapitaient. Pour se protéger et se reconnaître, ils se tatouaient la figure. Les hommes portent des tatouages sur le front et sur les tempes.

Le gouvernement a ouvert des écoles pour les aborigènes. Ceux-ci, à la culture négligée, s'adonnent facilement à la boisson; les femmes aussi. Ils aiment se réunir et danser à propos de tout et de rien. Bons chanteurs, ils ont des danses très gracieuses. Ceux qui se convertissent au christianisme sont fidèles.

A la sortie de Ho Ping, nous traversons à Kats'iao un pont suspendu de près d'un demi-mille et dont le pavé est de planches mobiles. Un frisson vous parcourt l'échine au bruit des planches qui sautent. De là nous tombons dans la plaine de Tsoung Tee. Avec ce village finissent les superbes montagnes de l'autoroute Suao-Hwalien. Dans la plaine, on ne voit presque plus de *carabao* mais des bœufs comme ceux du Canada et, chose plus rare à Formose, des vaches avec leur veau. Il se pratique aussi l'élevage des dindes.

De nouveau un pont suspendu long d'un quart de mille et peint en rouge et argent. A sa sortie, de belles arches d'un style chinois marquent le point de liaison de l'autoroute Suao-Hwalien et du chemin de Tien Hsiang via les gorges de Tailuko.

Nous descendons de l'autobus pour mieux examiner les arches. Soudain une petite voiture stoppe à nos côtés: c'est un Père de Saint-Bernard, curé de Tien Hsiang, qui nous a reconnues et nous invite à dîner à sa mission distante d'une vingtaine de kilomètres. Mais comme il faut s'y rendre par une voie à sens unique taillée dans le roc, il nous conseille de nous hâter pour entrer dans le convoi de 11 h. 30, à Tch'antsouen ts'iao.

La route est tracée dans des montagnes si hautes et au bord de précipices si profonds, qu'on ne peut voir par les fenêtres de l'autobus, ni le sommet des masses ni le fond des abîmes. Nous recommençons à enfiler une série de tunnels, une soixantaine peut-être, creusés à même les montagnes. Certains comportent des ouvertures pour l'éclairage, des tables et des bancs de pierre pour les pique-niqueurs.

A midi, nous arrivons à la mission perchée au faite d'une colline. Petite église avec presbytère à l'étage supérieur. Dehors, à même le roc, a été aménagée une grotte de Lourdes ainsi qu'un abri pour ceux qui veulent casser la croûte. Au bas de la colline, s'étalent un hôtel, un restaurant, quelques édifices publics et aux alentours plusieurs ca-



mions. Ces camions ont amené des scouts en excursion.

Comme je suis une ancienne guide, je leur adresse le salut qui est international. La réaction ne tarde pas: on me rend mon salut. Un de leurs chefs, catholique, vient causer avec nous. Il nous parle d'un événement tragique qui a affecté la troupe: la

première journée de l'excursion, un petit scout s'est noyé.

Au retour, arrêt à Tch'an Tsouen ts'iao où s'opère la rencontre des convois. Nous avons le temps de visiter une élégante petite pagode chinoise. Pour y accéder, il faut traverser une caverne où l'eau suinte et dégouline. Au milieu du temple,



trône un gros Bouddha portant cette inscription « Maître de ces lieux ». Des bâtonnets d'encens se consomment. C'est un endroit de prière.

A l'entrée de cette caverne coule une source de la montagne. Tout auprès se dresse une autre pagode. Examinant ce coin, je découvre en arrière une seconde caverne. Nous allons l'explorer. Un Bouddha se tient au-dessus d'un tunnel noir, sinistre, débouchant on ne sait où; d'un côté, il y a des pierres posées en manière d'escalier. Nous grimpons. Cela nous mène à un autre escalier en ciment, avec rampe de fer, construit sur le bord de la falaise. Monte, monte, monte... Au bout de 150 marches, le courage nous abandonne. Seul le chauffeur de l'autobus continuera jusqu'au haut pour y trouver une pagode.

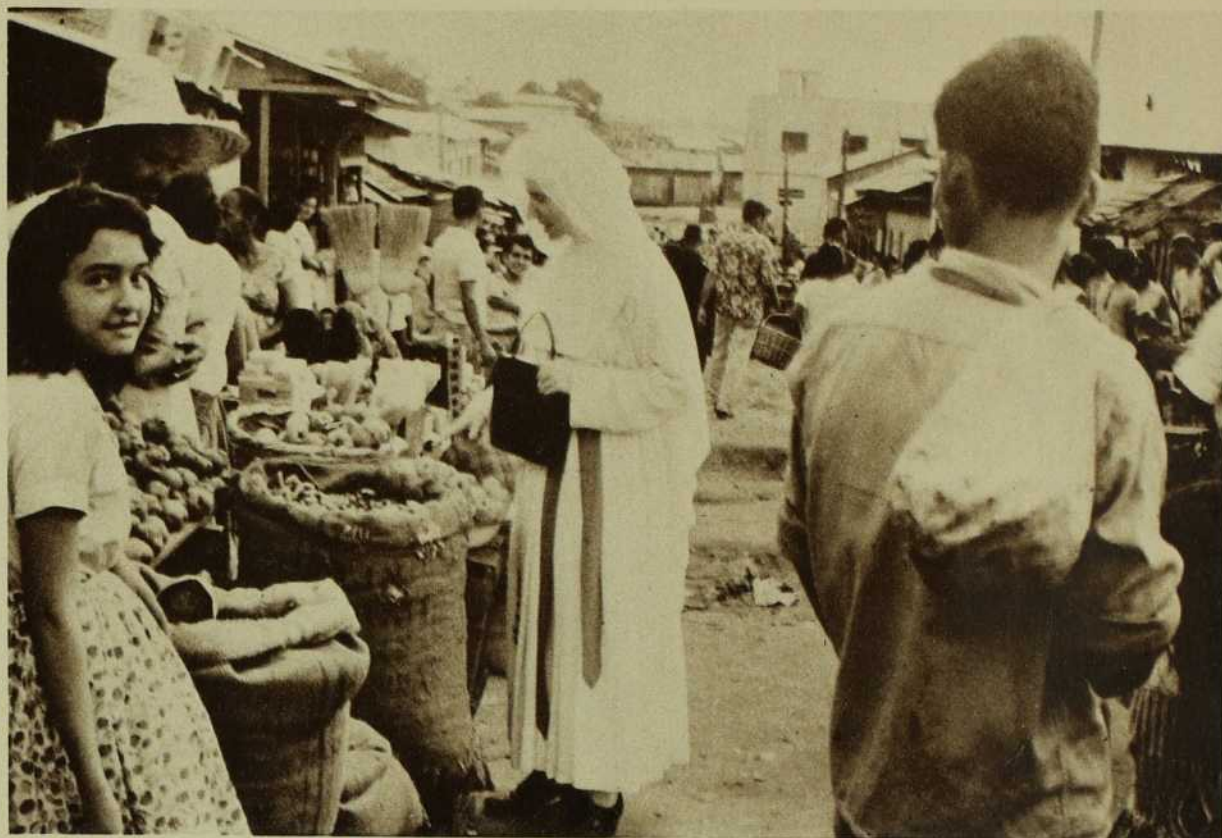
Dans l'après-midi, nous reprenons la route de Hwalien, route large et pavée, coupant de vastes plaines bien cultivées. Au loin se dessine la mer. A 4 heures, nous atteignons la ville et allons demander l'hospitalité aux Ursulines françaises qui y dirigent un pensionnat comprenant tous les degrés du cours et recevant 400 élèves dont 150 pensionnaires. Elles s'occupent aussi des Sœurs de Sainte-Marthe, Société fondée par S. Exc. Mgr Véreux pour les aborigènes. Ces religieuses sont formées en vue du service des séminaires, de l'enseignement catéchétique et des œuvres diocésaines.

Le soir, souper à la chinoise avec bâtonnets.

Le lendemain, visite de la ville, de l'aéroport, de la cathédrale, du jardin d'enfants des Sœurs de Saint-Paul-de-Chartres et du port de mer en construction. Nous arrêtons saluer les Sœurs du Saint-Cœur-de-Marie, Communauté chinoise venue de Moukden.

Vers 11 heures, dîner, car le convoi part à midi et demi à l'autre extrémité de la ville. Et la caravane se refait pour serpenter en sens contraire, entre l'océan et les montagnes, sur un parcours d'environ 125 kilomètres, soit près du tiers de la côte nord-est de l'île.

Nous ne faisons au retour que les haltes prévues, afin de permettre au convoi de s'organiser pour la rencontre. Vers 4 h. 15, nous entrons à la mission de Suao, les yeux remplis des beautés contemplées et l'âme débordante de reconnaissance envers le Créateur de ces beautés.



PÉROU

LE MARCHÉ DE PUCALLPA

par SOEUR FRANCOIS-DE-LA-PROVIDENCE,

(Gisèle Guinois, de Chateauguay-Bassin).

Chaque matin, entre 4 h. 30 et 5 heures, le grincement des essieux de brouettes, les cris des enfants, le murmure des conversations annoncent l'ouverture du marché de Pucallpa.

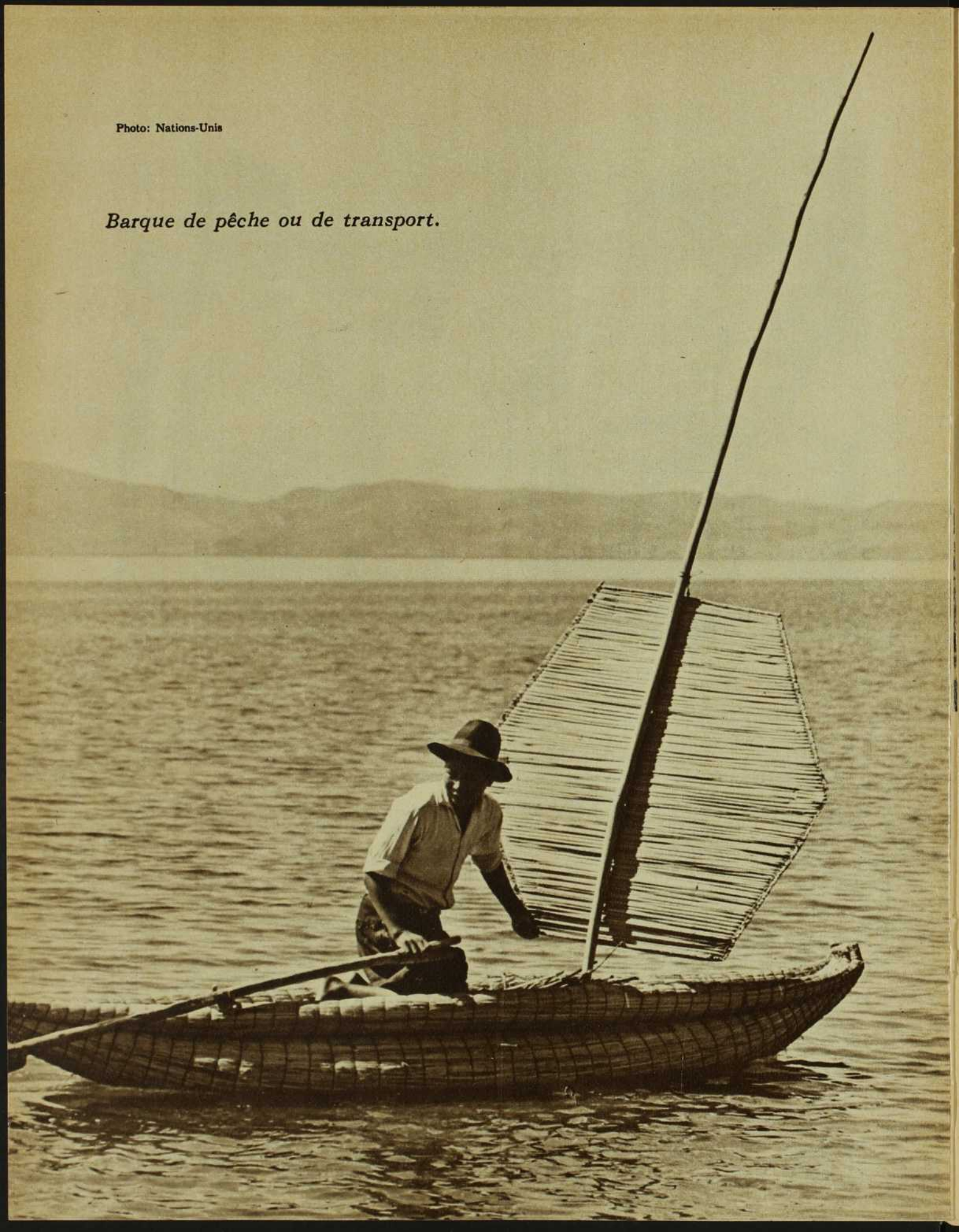
Les femmes et les enfants, un large bassin sur la tête, se rendent à leur comptoir avec les produits de leur petite *chacra* (ferme). Les hommes transportent sur leurs épaules plusieurs régimes de bananes, ou bien poussent une brouette chargée de légumes.

Dans les rues, venant de tous les côtés, des groupes de gens causent en allant à leurs achats. Leur démarche exprime le calme et la résignation naturels chez eux. Cette course matinale ne s'impose pas comme une corvée; elle entre dans les tâches journalières patiemment assumées.

La place est bientôt comble de monde; on a peine à circuler, on se bouscule; les uns crient leurs marchandises, les autres s'informent des prix. Tous

Photo: Nations-Unis

Barque de pêche ou de transport.



les comptoirs sont en activité. Peu à peu, les paniers de paille aux multiples formes, dimensions et couleurs se remplissent. Les enfants eux-mêmes s'entraînent au métier; ils reviennent avec des charges beaucoup trop lourdes pour leurs faibles bras.

On trouve au marché tous les produits de la région: riz, yuca, oranges, citrons, bananes, papayes, concombres, etc. Seule la viande est rare, mais qu'importe, personne n'a les moyens de s'en procurer. On la remplace par le poisson, très abondant à cause des nombreux fleuves et rivières de la *selva*. Cet aliment à la portée de toutes les bourses se vend 2 soles (huit sous) seulement le kilo.

Les heures de marché sont propices aux rendez-vous avec les connaissances et amis, à l'échange des nouvelles de la matinée ou du jour précédent.

Accompagnée d'une jeune fille, je vais moi-même chaque semaine renouveler les provisions de la Communauté, à la mode pucallpienne, c'est-à-dire avec une brouette. En général, on a confiance en la religieuse. Mais qu'elle ne craigne pas de sourire la première pour dérider les timides et les hésitants. Alors elle entendra les *buenos dias* même sur les lèvres des petits qui savent dire si bien *Madrecita* avec l'accent spécial au pays. Des hommes demanderont en toute simplicité une médaille ou une image; ils en profiteront encore pour

confier leurs difficultés, exposer leurs problèmes. Combien souvent, en effet, le sourire de ces braves gens ne cache-t-il pas les soucis et la tristesse d'une existence pénible! La vie est dure à Pucallpa où le nécessaire manque parfois, surtout si la mère doit pourvoir à la subsistance de ses enfants. Et que dire quand, à l'indigence matérielle, s'ajoute la torture morale?

Au retour, un moment d'arrêt à chaque semblant de maison me donne l'opportunité d'un contact avec les habitants. Chez la plupart règne un extrême pauvreté. Quelques chaises, une table biscornue où les adultes prennent leurs repas, voilà tout l'ameublement. Les enfants mangent par terre. Fréquemment, ils dorment aussi à même le sol ou sur une vieille couverture.

Notre population n'est pas gâtée par le luxe et la vie facile. En maintes occasions, j'ai pu mesurer à quelle profondeur la souffrance atteint nombre de cœurs humains! Cette grande misère m'attire et c'est toujours avec un intime contentement que je retrouve mes pauvres du marché.

Chers abonnés du Précurseur, je recommande ces brebis à vos prières: tant de périls les menacent! Et demandez également au Seigneur d'accorder à sa missionnaire la grâce de ne jamais laisser une seule de ces âmes sans l'avoir rapprochée un peu de son divin Cœur.

Un calculateur électronique compose un chant scolaire

Les machines ne remplaceront probablement jamais l'homme; toutefois, les compositeurs de chansons se demandent s'ils ne sont pas appelés à disparaître tout comme les fabricants de fouets de calèches. Au Japon, en effet, on a utilisé un calculateur électronique pour écrire le nouveau chant d'une école secondaire technique.

L'école Kita-Fuki s'est ouverte au pied du Mont Fuji. Comme il lui fallait un chant propre, le professeur Shigeru Watanabe, de la Faculté de génie de l'université de Tokyo, a accepté le défi.

Les étudiants et le professeur Watanabe ont analysé 40 des chants les plus populaires dans les écoles secondaires et les universités. Or, ils ont constaté entre autres choses, que la première note était ordinairement Do, Mi, ou Sol, et que la plupart des chants scolaires avaient huit ou seize mesures.

Ces détails ont été fournis à une machine à calculer ainsi qu'un programme de composition musicale. Quand le professeur a pressé le bouton, la machine a commencé à cracher des notes. Il en est résulté un chant en seize mesures à quatre temps en clé de Fa dièze.

L'on a ajouté les paroles en vers et le professeur Watanabe a soumis ce chant à l'école. Après de légères retouches, les autorités ont officiellement accepté le chant comme chant officiel de l'école.

DEPUIS LONGTEMPS C'EST L'HEURE DES LAICS À MADAGASCAR

UNE ÉGLISE DU LAICAT

« L'Eglise de Madagascar ne peut être appelée cléricale », a déclaré S. Exc. Mgr Claude Rolland, Evêque d'Antsirabé et secrétaire de la Conférence épiscopale de Madagascar, dans une consultation préparée en commun avec trois évêques malgaches, en vue d'une interview par le *Divine Word News Service*.

« Quelques Pères du Concile ont insisté sur la trop petite ou inexistante responsabilité donnée aux laïcs au niveau local, a dit Mgr Rolland; cela peut être vrai en certaines régions, mais ce n'est pas vrai à Madagascar où l'Eglise, dans ses origines et dans son organisation présente, est plus laïque que cléricale. »

L'évêque d'Antsirabé a fait remarquer que des communautés chrétiennes existant aujourd'hui ont été fondées par des laïcs, non directement par des prêtres ou des catéchistes envoyés par eux. « Des catholiques travaillant dans les mines d'or, en montagne, ont pris l'initiative de rassembler les gens, de leur apprendre des prières et des chants, et ils appelèrent alors le prêtre qui, dès sa première visite, constata ainsi une petite communauté chrétienne déjà formée. »

Alors un catéchiste qualifié est envoyé sur place pour la direction temporaire de la communauté, en vue de préparer un membre local à prendre sa succession comme animateur et comme représentant du prêtre. Ce laïc officiel est habituellement marié et père de famille. Le dimanche, il dirige la réunion en l'absence du prêtre qui, autrefois et encore aujourd'hui, doit desservir vingt à trente petites communautés, dans l'étendue de son secteur.

« Madagascar, a ajouté Mgr Rolland, a été la

première région dans l'Eglise à avoir un manuel complet en langue vernaculaire à l'usage des catéchistes, comportant des lectures scripturaires, des commentaires, un ensemble de prières pour tous les dimanches de l'année. » Le catéchiste est toujours choisi avec consultation et approbation de la communauté locale; il ne vit pas économiquement de son service d'Eglise et il continue sa vie professionnelle d'artisan, de paysan ou de commerçant. Il reçoit certes des compensations, mais directement de la communauté qu'il dessert.

En outre, chaque communauté comporte un comité paroissial avec président. Ce dernier est élu par les membres de la communauté (hommes et femmes), approuvé par le prêtre, et sert de représentant du groupe auprès du prêtre. Chaque dimanche, il dirige une réunion, espèce de parlement dans lequel sont traitées, discutées, décidées les affaires financières locales. Le prêtre n'a pas à se soucier directement des problèmes financiers et administratifs.

Par ailleurs les laïcs jouent un grand rôle, hors de l'Eglise, dans les activités sociales et politiques du pays. A Madagascar où il y a 1,200,000 catholiques, soit plus d'un cinquième de la population, des chrétiens ont un rôle important dans les organisations des villages connues sous le nom de *fokonolona* (groupe choisi d'anciens); ils sont engagés dans tous les partis politiques et exercent une influence considérable dans les organisations syndicales chrétiennes, reliées aux confédérations internationales.

« Tout cela montre, concluait Mgr Rolland, qu'à Madagascar, les laïcs ont une vraie responsabilité et un rôle actif dans l'Eglise. »

Extrait de l'hebdomadaire local *Lumière*, 17 nov. 1963.

Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

CANADA

MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26.
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 40.
OUTREMONT, 314, Chemin Sainte-Catherine, Montréal 8.
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue LaGauchetière Montréal 1.
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception 236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard.
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 50, rue Saint-Joseph.
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, Qué.,
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.
OTTAWA, 30, rue Goulburn.
PERTH, N.-B., C.P. 259.
EDMUNDSTON, N.-B., 85, rue Victoria.

ETATS-UNIS

MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

HONG KONG

MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
MAISON NOTRE-DAME-DE-L'ESPERANCE,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

FORMOSE

KUANHSI, 783 Cheng I Lu, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China.
SHIH KUANG TSE, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China.
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Republic of China.
SUAO, 36 Chung Cheng Rd., Suao Ilan Hsien,
Taiwan, Republic of China.

JAPON

KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama shi, Fukushima ken.
WAKAMATSU, 480, Sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

ITALIE

ROME, via Giacinto Carini, 8.

MADAGASCAR

MORONDAVA, Madagascar.
AMBOHIBARY, Sambaina, Madagascar.
ANTSIRABE, Paroisse Ste-Thérèse de Mahazoarivo.

PEROU

PUCALLPA
LIMA, Escuela Maria de la Providencia,
Napo y Centenario, Azcona (Brena.)

GUATEMALA

TOTONICAPAN, Colegio P. Betancourt, Guatemala, A.C.

BOLIVIE

SANTA CRUZ, Cardinal Cushing Business College,
Calle Lemoine, Casilla 70.
COCHABAMBA, Academia Comercial, Calle Oruro No 3403,
Casilla 1667.
IRUPANA, Hospital Nuestra Senora de la Providencia,
Irupana, Sud Yungas.

CHILI

ANCUD, Colegio Inmaculada Concepcion, Calle Errazuriz.

ILES PHILIPPINES

MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese Academy,
General Luna St., Intramuros.
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.
SAN JUAN, Little Baguio, Rizal.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO City, 11, Pacdal.

ANTILLES

LES CAYES, HAITI.
LES COTEAUX, Haiti.
ROCHE-A-BATEAU, Haiti.
PORT-SALUT, Haiti.
CAMP-PERRIN, Haiti.
MIREBALAIS, Haiti.
LIMBE, Haiti.
CAP-HAITIEN, Haiti.
CHANTAL, Haiti.
TROU-DU-NORD, Haiti.
PORT-AU-PRINCE, Orphelinat, Cité no 2, Haiti.
PORT-AU-PRINCE, Noviciat, Cité no 2, Haiti.
CROIX-DES-BOUQUETS, Haiti.
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
C. P. no 4, Saint-Marc, Haiti.
LA BOULE, Haiti.
HINCHE, Haiti.

COLON, Province de Matanzas, Cuba.

AFRIQUE

KATETE, Champira P. O., Nyasaland, C. Africa.
MZAMBAZI St John's Parish, Eutini P. O., Nyasaland, C. Africa.
RUMPI, St. Patrick's Parish, Rumpi P. O., Nyasaland, C. Africa.
KARONGA, St Mary's Parish, Karonga P. O., Nyasaland, C. Africa.
MZUZU, Convent School, Mzuzu P. O., Box 24, Nyasaland, C. Africa.
NKATA BAY, Nkata Bay P. O. Box 9, Nyasaland, C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 107, Northern Rhodesia, C. Africa.
KANYANGA, Lundazi P. O., Northern Rhodesia, C. Africa.
NYIMBA, Sacred Heart Hospital, Northern Rhodesia, C. Africa.
CIKUNGU, Kazimuli P. O., Northern Rhodesia, C. Africa.

